



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service . Services des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

CANADIAN THESES

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

THÈSES CANADIENNES

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

LA TRADUCTION LITTÉRALE
DANS
L'HISTOIRE DE LA TRADUCTION

Thèse présentée à l'Ecole des Études supérieures
et de la Recherche pour la maîtrise en
linguistique appliquée (option traduction)

par

Lucienne Chan
sous la direction de
Prof. Louis G. Kelly

Université d'Ottawa
Ecole de traducteurs et d'interprètes
1987



Lucienne Chan, Ottawa, Canada, 1987.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-36475-0



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

An meine Kinder

Iwan,
Alex,
Viviane und
Walter

deren von chinesischem
phonetisch übertragende Namen

bedeuten:

Des Vorbilds wegen

陳以範

Der Tradition wegen

陳以歷

Des Friedens wegen

陳以安

Der Einsicht wegen

陳以析

Acknowledgements

I wish to express my profound gratitude to Prof. Louis G. Kelly, Professor of both the School of Linguistics and the School of Translators and Interpreters, University of Ottawa, for the deep insight into the philosophy of linguistics he gave me during his intensive guidance for this thesis. Without his wise approach to the essential, this undertaking could not have been carried out in the short time available to me.

A special acknowledgment also to the CANADA SAFETY COUNCIL for the kind use of its data processing facilities which gave the final touch to this work.

RESUME

Le but de cet essai est d'écarter la conception ethnocentrique de la traduction et de remettre en cause les jugements de valeur pour arriver au problème de philosophie linguistique et de vision de langue en remontant aux sources historiques de la traduction littérale.

Dans un premier chapitre intitulé "Pourquoi une traduction littérale" sont exposées les théories de quelques traducteurs du XVIIIe siècle, avant les Belles Infidèles, et les concepts de l'approche herméneutique à la suite du Romantisme au XIXe et au début du XXe siècle.

Un deuxième chapitre "Comment faire une traduction littérale" montre des études concrètes de traduction littérale à l'exemple de Goethe, de Chateaubriand et de l'auteure elle-même qui a traduit un passage de O'Faolain.

Ce court aperçu historique tente de démontrer qu'il vaut la peine de repenser la théorie platonicienne du Mot sur laquelle repose la traduction littérale, en s'opposant à la dichotomie traditionnelle du signifiant/signifié, justement parce que cette théorie platonicienne du langage a produit de très belles traductions comme celles de Yves Bonnefoy.

LA TRADUCTION LITTERALE DANS L'HISTOIRE DE LA TRADUCTION

INTRODUCTION

Fondements historiques d'une traduction littéraire

I. POURQUOI UNE TRADUCTION LITTERALE

A. Avant les "Belles Infidèles"

1. "The grammaticall translation"
John Brinsley (fl.1600-1650)

2. La "fonction cognitive" de la traduction
Nicholas Culpeper (1616-1654)

3. L'ordre des mots versus l'ordre des idées?
Charles Batteux (1713-1780)

B. L'approche herméneutique

1. "Die Ursprache"
Friedrich Schleiermacher (1768-1834)

2. "L'importance du signifiant"
Martin Buber (1878-1965)

3. "Die reine Sprache"
Walter Benjamin (1892-1940)

II. COMMENT FAIRE UNE TRADUCTION LITTERALE

A. Diderot traduit par Goethe

B. Milton traduit par Chateaubriand

C. Traduction d'un passage de O'Faolain

CONCLUSION

Définition d'une traduction littéraire.

INTRODUCTION

Fondements historiques d'une traduction littéraire

"Pour que la traduction soit profitable, gardons-nous de l'habitude française qui consiste à transformer les choses étrangères de telle sorte qu'on n'y voit plus rien de leur origine", écrit Mme. de Staël en 1816 (Horguëlin, 1981, 150). Cette "habitude française" régit encore de nos jours notre pratique de la traduction.

La traduction, dit-on, ne doit pas "sentir" la traduction, "elle ne doit pas heurter par des étrangetés "lexicales ou syntactiques", elle doit en fin de compte "faire la même impression sur le lecteur d'arrivée que sur le lecteur d'origine". En ce sens, elle est d'après Antoine Berman "ethnocentrique" et "hypertextuelle". Elle annexe les idées formulées dans la langue étrangère à sa propre littérature (1984, 110-115).

Berman, dans la lignée de Mme. de Staël, veut rétablir la primauté de ce qu'il appelle la "visée éthique de la

traduction", en prônant le respect du signifiant étranger. Le véritable mandat de la traduction serait "d'amener sur les rives de la langue traduisante l'oeuvre étrangère dans sa pure étrangeté, en sacrifiant délibérément la "poétique" propre de la langue d'arrivée (118-119). Le transfert du sens serait faussé si on dissociait celui-ci de la lettre à laquelle il est "lié". Il s'agirait de combattre les "tendances déformantes" de la traduction traditionnelle et de concevoir la traduction comme un "travail sur la langue et les signifiants" (123).

Ce travail sur la langue et les signifiants, Jean-Louis Laugier (1976) le défend aussi comme un travail de "transformation de la langue d'arrivée". Laugier préconise de traduire "he swam across the river" par "il nagea à travers la rivière" et d'écrire ainsi "de l'anglais en français". De cette façon il conserve "non seulement la forme du contenu de la langue d'origine, en faisant violence à la langue d'arrivée, mais aussi la forme de l'expression" (31). La traduction remplit ainsi une fonction "cognitive" et atteint par là même une nouvelle finalité sociale: "Elle permet à ceux qui ne lisent pas, par exemple, l'anglais ou le latin de les lire en français" (29). Il s'agit ainsi pour le traducteur de "déformer son

propre paradigme" (29). Mais Laugier, conscient des limites de cette entreprise, souligne qu'il s'agit aussi de "préserver le même" qui est la langue d'arrivée tout "en indiquant l'autre" qui est la langue de départ (32).

Dans ce contexte sera employé le terme "traduction littérale" toutes les fois que sera désignée la traduction dite littérale, au sens d'une traduction qui veut rester le plus près possible de la langue de départ, et non pas la traduction littérale telle que décrite par J.C. Catford (1978, 25-26) et reprise ensuite par M. Pergnier (1980, 71-73) avec l'exemple de:

"It's raining cats and dogs"

Il pleut des chats et des chiens.

Car nous comptons montrer qu'il ne faut pas confondre cette conception de la traduction avec ce que nos écoles de traduction condamnent comme interférence et calque de la langue de départ; l'interférence, étant un court-circuit de "l'opération sur les idiomes" et de l'opération sur les messages (Pergnier, 1980, 423-424), et le calque, étant un produit de superposition morphologique (traduction littérale au sens de Catford et de Pergnier), risquent en effet de scléroser la

langue. En fait, le français dans notre notre réalité culturelle canadienne qui repose sur une situation politique différente de celle de la France dont l'enrichissement de la langue est apporté par la traduction¹, a peur de devenir inerte à force d'être une langue de traduction. "Les interférences appauvrissent la langue d'arrivée par l'absence d'utilisation des ressources qui ne sont pas suggérées par la langue de départ"². Dans cette attitude de "défense de la langue française" au Canada devant la présence envahissante de la langue anglaise, la traduction au Canada se veut plus que jamais idiomatique, ce qui la rend plus que jamais "ethnocentrique" au sens de Berman vu plus haut. "Traduction littérale" au Canada a la connotation de "mauvaise traduction".

Mais les jugements de valeur ne sont en fait qu'une apparition de l'époque. Le XIXe siècle, par exemple, par ses découvertes philologiques et sa réappréciation du Moyen-Age, fait un retour à la traduction littérale en réaction à la mode des "Belles Infidèles" du siècle

¹ Pensons à "la Renaissance devant l'antiquité gréco-latine, ou le XVIIe siècle face au monde italien et espagnol" (Laugier, 1976, 29).

² Jacques Poisson, cité par J. Delisle, L'analyse du discours comme méthode de traduction, Montréal, 1981, p.212.

précédent.

Le but de ce travail est donc d'essayer de rétablir la traduction littérale à sa juste valeur en cherchant ses fondements dans l'histoire de la traduction. Une histoire de la traduction donnerait probablement plus que toutes les spéculations théoriques une solution linguistique au problème de la traduction, car la traduction est un art dont l'interprétation change dans le cours de l'histoire.

L'importance de l'apport de l'histoire de la traduction à la théorie de la traduction a été consignée par la formation d'un "Historical Committee" en 1967 (Gyorgy Rado) à la suite du 5e Congrès de la Fédération internationale des traducteurs à Lahti, Finlande, où a été proposée la planification d'une histoire générale de la traduction.

Dans un premier chapitre, nous essaierons de montrer pourquoi l'on fait une traduction littérale au XVIIe et au début du XVIIIe siècle avant les "Belles Infidèles" et au XIXe et au début du XXe siècle qui sont caractérisés par l'approche herméneutique de l'Ecole allemande. Des exemples pris de divers traducteurs renommés illustreront les théories avancées.

Un deuxième chapitre portera sur des études de traduction littérale et montrera en quoi consiste la littéralité dans une traduction.

Cela nous conduira à la définition de la traduction littérale dans la conclusion.

I. POURQUOI UNE TRADUCTION LITTÉRALE?

A. Avant les "Belles Infidèles"

1. La "grammaticall translation"

Pour ne pas avoir à remonter plus loin que le XVII^e siècle où il nous faudrait alors étudier des textes en latin hors de notre capacité, nous pouvons exposer les préceptes de John Brinsley comme l'une des premières sources historiques de la traduction littérale.

John Brinsley (fl.1600-1650) appelait sa traduction littérale:

The grammaticall translation

La grammaire selon Brinsley avait une définition plus large que de nos jours. Elle relève de la langue, de l'ordre universel que l'on pourrait considérer comme l'ensemble, le macrocosme par opposition à la rhétorique, le sous-ensemble microcosmique, l'utilisation ponctuelle de la grammaire, l'emploi de la langue dans la littérature par exemple. L'acception

de "grammaire" est plus vaste du Moyen-Âge jusqu'au XVII^e siècle que de nos jours ³. Elle est, pour ainsi dire, la structure globale de la langue tandis que la rhétorique signifie les moyens d'expression, les contraintes de la langue.

C'est pourquoi pour Brinsley, la traduction grammaticale met en valeur la force de la lettre de l'original, la lettre étant le signifiant, car l'extraction du "sens" a peu d'intérêt pédagogique ou didactique pour Brinsley (115), qui a eu une grande influence sur "the grammar schoole" fondé depuis le XIII^e siècle pour former les enseignants et les étudiants dans le maniement et l'entendement du latin:

The Translators haue seemed to ayme eyther onely or principally, at the meaning and drift of the Authour, which benefit alone they doe in some sort performe: but for the rest of the benefits and vses, or for the most of them (as for true construing, parsing, making and trying Latine, which are the chiefe things here mentioned) they eyther set the learner at a non plus, or carie him ordinarily cleane amisse (115).

Cette approche pédagogique basée sur la traduction littérale avait un fondement presque religieux, étant donné que:

³ Quintilien, I. IV, définit la grammaire comme: recte loquendi scientiam et poetarum enarrationem (the science of speaking correctly and the explanation of the poets) (Kelly, "Grammatically not Sententially: Alchemist translators and the classroom", à paraître, manuscrit p.12).

God was the first Author of letters
(A Commendatory Preface, 2):

Dieu sachant que les langues sont porteuses de
connaissances:

languages to be the carryage of knowledge (id.),

(un concept que nous retrouverons chez Nicolas
Culpeper) a confondu les hommes présomptueux qui ont
érigé la tour de Babel, en divisant leurs langues:

the tongues so necessarie to all knowledge (id.)

La langue de Babel est la "reine Sprache", la langue
pure dont parlera Benjamin plus tard dans son approche
herméneutique.

C'est pourquoi la traduction grammaticale que Brinsley
enseigne est un moyen efficace pour parvenir à cette
langue pure, qui est l'essence même de l'archétype du
langage, grâce à la langue de départ qui ne découpe pas
la réalité de la même façon que la langue d'arrivée.

Après la confusion de Babel:

every man was a Grammar to himselfe; & needed a
new Grammar, to be understood of others (id.)

"Grammar" ayant tantôt la signification de langue

(première collocation) et tantôt celle de structure formelle de la langue (deuxième collocation) que la traduction va justement mettre en relief.

Cette traduction grammaticale conçue sur une base religieuse et dans un but pédagogique comprend deux parties:

- l'analyse, analogue à l'analyse componentielle que nous retrouverons plus tard chez Nida et Taber, et
- la genèse, (semblable à notre restitution de l'original à partir de la traduction - Back-translation).

Ces deux parties sont constituées chacune par trois étapes successives et inversement parallèles, où l'ordre des mots joue un rôle important, comme nous le verrons plus tard chez Batteux aussi.

a) l'analyse

1. De l'ordre rhétorique de l'auteur latin faire un ordre grammatical, naturel et pertinent,
2. Dans cet ordre grammatical, traduire mot-à-mot en tenant compte du sens et de la force de chaque mot et de chaque phrase,
3. Construire correctement au fur et à mesure de la traduction.

b) la genèse (back-translation)

1. Reconstituer le latin à partir de l'ordre de la traduction et des mots de l'auteur,
2. S'assurer que la construction est correcte en latin,

3. Remanier le tout en restituant l'ordre rhétorique original de l'auteur, à l'aide de quelques règles et en comparant avec l'original.

Le même chemin qui mène de Cambridge à Londres ramènera de Londres à Cambridge (104-105).

Il convient de montrer ici un exemple de traduction grammaticale selon Brinsley parce qu'elle ressemble beaucoup à la traduction interlinéaire préconisée par Goethe ⁴ que nous allons étudier au deuxième chapitre.

D'ailleurs Brinsley a lui-même employé cette expression:

Indeede, where the translation is joined with the Authour, and so they are set together answerably word for word eyther as the Interlineal set over the head, or the English word or phrase set after the Latine...(117)

Voici un texte original de Tully sur la vieillesse (De Senectute) dans son ordre rhétorique.

Aptissima omnino sunt, Scipio et Laeli, arma senectutis, artes exercitationesque virtute: qua in omni aetate culta, cum multum diuque vixeris, mirificos afferunt fructus: non solum quid nunquam deferunt, ne in extremo quide tempore aetatis, quanquam id maximum est: verum etiam quia conscientia benèacta vita multorumque benefactorum recordatio, incundissima est.

⁴ Rapprochement fait aussi par L. Kelly, dans "Grammatically not Sententially: Alchemist translators and the classroom", à paraître, manuscrit p.8.

L'ordre grammatical ou naturel de ce texte serait d'après Brinsley la version suivante - parties soulignées - (étape a)1). La traduction interlinéaire en dessous, non soulignée, suit mot-à-mot cet ordre grammatical et représente les étapes a)2 et a)3.

Scipio et Laeli, artes exercitationesque
O Scipio et Lelius, arts and exercises of

virtutum sunt omnino arma aptissima
virtues are altogether the fittest weapons

senectutis: qua culta afferunt fructus
of old age: which being exercised in

mirificos in aetate omni cum vixeris
every age do bring marvellous fruites, when

multum diuque: non solum quid deferunt
you have lived much and long: not onely because

nunquam, ne quidem in tempore extremo
they forsake never, no truly in the extreame

aetatis, quanquam id est maximum:
time of age, although that is the greatest:

verum etiam quia conscientia vita
but also because the conscience of a life

acta bene, recordatioque benefactorum
well done and the remembrance of many
good deeds

multorum est incundissima
ist most pleasant.

La "back-translation" reconstitue par les étapes b)1 et b)2 l'état du texte aux étapes a)3 et a)2 et restitue à la fin l'ordre rhétorique original de l'auteur b)3, ce qui correspond à l'étape a)1.

Selon Brinsley, cette traduction grammaticale tient compte de l'ordre naturel des mots, lequel reflète l'ordre naturel des choses qui est lui-même:

the primordial grammar to which all languages could be reduced (Kelly, Grammatically not Sententially, 9).

Pour les langues indo-européennes, il est difficile de concevoir que l'ordre des mots ait une fonction autre que rhétorique ou syntaxique, mais dans les langues comme le chinois ou le vietnamien l'ordre des mots a une valeur sémantique. Ce rapprochement aiderait peut-être à saisir l'importance que donnent un Brinsley, un Batteux ou un Campbell à l'ordre des mots. L'ordre des mots, qui est l'ordre de présentation des idées ⁵, relève ici de la langue et non de la rhétorique. Ce qui signifie que:

...slavish reproduction of the grammar was in no sense a feature of grammatical translation (Kelly, Grammatically not Sententially, 17).

Une traduction grammaticale ou interlinéaire qui suit l'ordre des mots de l'original jetterait la lumière sur la structure de la langue de départ, sur sa façon de présenter les idées: voilà un principe où Brinsley se

⁵ A comparer avec "unité de pensée" de Vinay/Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais, 1958 et 1977, p.37.

fait précurseur des Romantiques, deux siècles plus tard.

La conception qu'a Brinsley de l'ordre naturel des mots remonte à Senèque le Jeune dont l'attitude était toute opposée à celle de Cicéron qui usait de rhétorique. Pour Senèque la langue de la vérité est simple (Kelly, *Grammatically not Sententially*, 10):

...veritatis simplex oratio... (Epistolae morales 49. 12).

Brinsley a fait une traduction interlinéaire des fables d'Esope. Avec cette traduction, il voulait parvenir à la langue de Babel dont l'ordre est naturel. C'est ainsi que Brinsley déconseille expressément la traduction libre (Kelly, *Gram. not Sent.*, 13) qui relève de la rhétorique, dont l'ordre artificiel est une dérogation à l'ordre naturel. Et ce qui est "artificial" court le risque d'être "dishonest" c'est-à-dire de ne pas correspondre à la "visée éthique" dont parle Berman, ou à la "fonction cognitive" dont parle Laugier plus haut, et que nous retrouverons aussi chez Nicholas Culpeper.

2. La "fonction cognitive" de la traduction

Culpeper (1616-1654) attaque les "Papistes" (les

catholiques) qui:

absolutely deny Knowledge to the vulgar...and threaten damnation to those that do but pry into the revealed will of God (To the Reader, Introduction to Galen's Art of Physick, 1652, 4).

Les prêtres (au point de vue de la coupure platonicienne) voulaient en effet l'hégémonie de l'"Intelligible" pour être les seuls exégètes du "Sensible" comme dans les civilisations anciennes où le langage et l'écriture n'appartenaient qu'à l'élite ⁶.

C'est donc avec l'idée que la langue est porteuse de connaissances que Culpeper dénonce l'attitude du clergé et des médecins et entreprend de mettre à la portée de l'homme ordinaire, grâce à sa traduction, les textes scientifiques de l'époque.

La "fonction cognitive" que Culpeper donne à ses traductions, n'est pas déclarée expressément, mais il traduit dans une "finalité sociale" pour rendre accessible à l'homme ordinaire les connaissances

⁶ Comparer avec Roland Barthes:

La rhétorique est une technique privilégiée "qui permet aux classes dirigeantes de s'assurer la propriété de la parole. Le langage étant un pouvoir, on a édicté des règles sélectives d'accès à ce pouvoir, en le constituant en pseudo-science, fermée à "ceux qui ne savent pas parler", tributaire d'une initiation coûteuse: née il y a 2500 ans de procès de propriété, la rhétorique s'épuise et meurt dans la classe de "rhétorique", consécration initiatique de la culture bourgeoise". -Extrait de "L'ancienne rhétorique - Aide-mémoire", dans Communications no. 16, 1970, p. 173.

accaparées par les classes qui vivent de la langue
comme le clergé, les médecins et les magistrats.

Tout comme Brinsley qui veut mettre en valeur la force
de la lettre de l'original, Culpeper croit au pouvoir
créateur des mots. Quand il parlait de:

the Spirit of God...
the Providence of God
(To the Midwives of England, The Epistle
Dedicatorie, 1651, 11)

qui se manifestent dans l'homme par l'intermédiaire du
langage, il avait déjà la conception du langage comme
logos ⁷. Il s'apparente en cela à Buber que nous
étudierons plus loin. C'est ainsi qu'il partage aussi
la théorie du "signum efficiens", du signe qui génère

⁷ Sur le concept du langage comme logos, cf. Kelly, 1979,
p. 26s.: "To the comfortable assumption that language is an
instrument, there is opposed the concept of language as a
creative entity, as logos in the Platonic sense. As a term in
Jewish and Christian philosophy, logos is first of all, Philo
Iudaeus "rich and manifold union of myriad ideas". To this
platonic concept, Philo adds the specifically Jewish doctrine of
logos as the mind of God, and finally as the instrument of
creation". Pour mieux illustrer ce concept, Kelly nous citerait
Shakespeare:

The poets eye, in a fine frenzy rolling,
Doth glance from heaven to earth, from earth to heaven;
And, as imagination bodies forth
The forms of things unknown, the poets pen
Turns them to shapes, and gives to airy nothing
A local habitation and a name.

(A Midsummer Night's Dream, Act V, sc. 1, Theseus)

A comparer aussi avec la pensée de Heidegger, p. 45 plus loin.

la réalité qu'il décrit (Kelly, 1979, 29), une théorie qui touche celle à la base de l'approche herméneutique que nous verrons plus loin.

Culpeper se laisse beaucoup influencer par la littéralité de la Bible de Genève (1560) dont voici la préface:

Now as we have chiefly observed the sense, and laboured alwaies to restore it to all integritie, so have we most reverently kept the propriatie of the words, considering that the Apostles spoke and wrote to the Gentiles in the Greek tongue, rather constrained them to the lively Phrase of the Hebrew, then enterprised farre by mollifying their language to Speake as the Gentiles. And for this and other causes we have in many places reserved the Hebrew phrases that they may seem somewhat hard in their ears that are not well practiced and also delight in the sweet-sounding phrases of the Holy Scripture.

Si les Apôtres parlaient aux Gentils dans une langue grecque de tonalité hébraïque (Kelly, 1979, 74), c'est d'un côté pour répandre la Parole divine qui a besoin pour cela d'être traduite, mais de l'autre côté aussi pour exprimer toute la portée de:

the lively Phrase of the Hebrew

dont l'oralité, comme nous allons l'exposer plus tard avec Martin Buber, a sa signification propre.

"Lively" ne proviendrait-il pas de "life" et de "like"

qui a donné le suffixe "-ly"? ce qui signifie que "lively" ne veut pas seulement dire "vif" ou "vivant" dans notre acception moderne, qui a perdu de sa vigueur première au cours de l'évolution normale de la sémantique, mais aussi "animé par le souffle de la vie" ou "semblable à la vie", comme le montrerait le passage suivant de Culpeper:

Godliness is derived from Godlikeness
(To the Midwives of England, The Epistle
Dedicatorie, 1651, 4).

...a mans being like to God..., so then when we look into the revealed Word of God, commonly called the Scripture, and can reade our own actions there, when our waies receive impression from the Will of God and return like for like as the Wax doth from the Seal, then are we Godly men, for the Scripture is a perfect Glass (To the Reader, Introduction to Galen's Art of Physick, 1652, 4).

Culpeper cherchait aussi le sens profond des mots dans l'étymologie. L'étymologie ("etymon" (grec) = la vraie origine) est un moyen pour arriver à l'essence du mot dont le pouvoir créateur caractérise la conception des partisans de la traduction littérale. C'est pour cela aussi que, deux siècles plus tard, Buber préconisera la resémantisation de la langue et que Heidegger analysera aussi la métaphysique du langage à partir de la langue:

Das Wesen der Sprache: Die Sprache des Wesens
(1959, 174 ss.).

Herder expliquera aussi les deux principaux concepts de

la traduction par l'accent mis sur le mot "übersetzen"
(traduire):

übersétzen (accent sur le verbe): traduire,
transposer dans l'autre langue

übersetzen (accent sur le préfixe): transférer
(intégralement) à l'autre rive (du fleuve qui
sépare les deux langues) (Steiner, 1975, 266).

Cette dernière façon de traduire fait penser au
"dolmetschen" (interpréter) de Schleiermacher⁸ ou au
sens du "drogman" arabe, le truchement au Moyen
Orient⁹.

Aussi Culpeper partisan de la traduction littérale,
donne-t-il une grande importance à

the proprieties of the words.

"Propriety" n'a pas seulement le sens plus usité de
nos jours de "quality, peculiar nature", mais aussi le
sens premier de "essence, true nature" (sens 1 -
vieilli - de Webster) car il est dérivé de "proprius"
(lat.) = (le sien) propre. La "propriété des mots"
doit donc être respectée. Brinsley l'avait déjà

⁸ cf. George Steiner, 1977, p. 266.

⁹ Sur l'enrichissement de la langue par l'assimilation des
mots étrangers, cf. Jacques Hassoun, "Le truchement" dans META,
vol. 27, no. 1, p. 121: Le truchement "serait celui qui
viendrait infirmer les thèses saussuriennes, puisque, désormais
il n'est de langue maternelle...qu'étrangère. Langue ou l'Autre
n'est pas sans être présent".

prescrit:

To take a peece of Tully, or of any other familiar, easie Authour, grammatically translated, and in propriety of wordes, and to turne the same out of the translation into good Latine, and very neere unto the wordes of the Authour; so as in most you shall hardly discerne, whether it be the Authours Latin or the Schollars (Règle no. 11)

C'est pourquoi Culpeper critique la Version autorisée de la Bible (1611) qui selon lui pêche beaucoup par surtraductions, par omissions et par un manque de conformité terminologique:

1. They have added certain thousands of words, both in old and new Testament, thereby corrupting in many places the sence of the Holy Ghost..., and if you ask them why they did so, they will tell you it was to make sence of it.
2. Many words they have not translated at all...
3. They translate one and the same words diverse waies...

(To the Reader, Introduction to Galen's Art of Physick, 1652, 5-7).

Culpeper préconise une traduction littérale parce qu'il conçoit, comme ses collègues scientifiques, que les mots ne sont pas des signes indépendants des objets qu'ils désignent comme dans la théorie instrumentale du langage où le lien entre signifiant et signifié est arbitraire et varie dans différentes langues.

Cette conception de la motivation dans la langue.

remonte à la philosophie des alchimistes qui croient que les lois du macrocosme se reflètent à une plus petite échelle dans le microcosme, chez l'Homme, et qu'on considèrerait par exemple que l'astrologie faisait partie intégrante de la médecine (To the Reader, 7).

L'influence de la Bible de Genève sur Culpeper a été renforcée par l'influence de Senèque qu'a aussi subie Brinslèy. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu chez Brinsley, l'ordre des mots est aussi un aspect traductionnel très important pour Culpeper.

Voici un texte traduit par Culpeper (The London Pharmacopoeia, 1651):

Recipe Amygdalas dulces, nondum prae vetustate rancidas

Take of Sweet Almonds not corrupted,

quot volueris.

as many as you will,

Fracto, et abjecto cortice exteriori lignoso, cast the shells away,

et exuta interiori membrana, and blanch them

tritae in mortuario lapideo, beat them in a stone Mortar,

calefiant in duplici vase, heat them in a double vessel,

et prelo exprimatur oleum, sine vi caloris and press out the Oyl without heat.

Les participes passés latins ont subi une transposition. — à l'impératif employé plus couramment dans les recettes en anglais, mais la séquence des mots de l'original latin est maintenue dans la traduction (Kelly, Gram. not Sent., 12).

Kelly a aussi constaté que:

his translations follow the rhetorical imperative and modify grammatical structures to suit (Kelly, cours, 60)

un point que nous retrouverons plus tard chez Goethe, Tolman et Benjamin entre autres. The "rhetorical imperative" est l'ordre de présentation des idées (cf. p. 13 plus haut) qu'essaie de respecter Culpeper dans sa traduction en n'hésitant pas à avoir recours aux transpositions ("modify grammatical structures"), tout comme nous traduirions:

Increased accidents on the road ...

L'augmentation des accidents routiers ...

Il ne faut surtout pas confondre ici la rhétorique qu'essaie de sauvegarder le mot-à-mot, c'est-à-dire l'ordre des mots d'une traduction littérale où plutôt l'ordre de présentation des idées préconisée par Culpeper, avec une traduction rhétorique prônée par Dryden et qui ressemble fort à la traduction

"ethnocentrique" décrite par Berman. En effet les contemporains de Culpeper critiquent avec véhémence Dryden qui classe la traduction en trois types:

First, that of metaphrase, or turning an author word by word, and line by line, from one language into another...The second way is that of paraphrase, or translation with latitude, where the author is kept in view by the translator, so as never to be lost, but his words are not so strictly followed as his sense, and that too is admitted to be amplified, but not altered...The third way is imitation, where the translator (if now he has not lost that name) assumes the liberty not only to vary from the words and sense, but to forsake them both as he sees occasion; and taking only some general hints from the original, to run division on the ground-work, as he pleases.
(Preface à Ovid's Epistles, 1680 ¹⁰).

"Metaphrase" correspondrait ici à la traduction littérale et "imitation" aux "Belles Infidèles" du XVIIIe siècle. Dryden écarte ces deux modes inférieurs (Brower, 1974, 2) et valorise la "paraphrase", la traduction "ethnocentrique" d'après Berman. Culpeper qualifie ce genre de traduction de deshonnête.

3. L'ordre des mots versus l'ordre des idées?

Dans cette lignée des partisans de la traduction littérale, nous arrivons à Charles Batteux (1713-1780)

¹⁰ Cité par Reuben A. Brower, Mirror on Mirror-Translation, Imitation, Parody, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1974, p. 2.

qui est le premier à faire l'analyse de la traduction telle que nous la trouvons chez les linguistes contemporains. Chez Batteux prévaut aussi l'aspect de l'ordre des mots, car pour lui, comme il l'a exposé dans son Traité sur la construction oratoire (1763), l'ordre oratoire est le seul ordre naturel:

celui du sentiment et de la vérité (1967, 449),

dicté par "l'intérêt", "le but" de l'élocuteur, lequel présente les idées d'après leur ordre d'importance, les plus importantes venant en début de phrase (1967, 447-463). Dans la traduction il faudrait respecter cet ordre de présentation des idées en bouleversant s'il le faut l'ordre grammatical qui pour être propre à chaque langue particulière n'est pas naturelle (1967, 448).

Batteux traduirait:

Darium vicit Alexander par

Darius a été vaincu par Alexander (1967, 451 s.)

Batteux préconise donc de conserver les constructions de la langue de départ et donne 11 règles de l'art de traduire:

1. Ne point toucher à l'ordre des choses qui est le même dans toutes les langues et qui tient de la nature de l'homme.
2. Conserver l'ordre des idées pour l'harmonie et l'énergie. Quand ce n'est plus le même ordre,

ce n'est plus le même feu.

3. Conserver les périodes même longues. "Si on coupe les phrases, on aura les pensées" et le traducteur serait infidèle.

4. Conserver toutes les conjonctions.

5. Conserver l'ordre des mots déterminants/déterminés.

6. Conserver la symétrie.

7. Conserver la même étendue dans les mots.

8. Conserver les figures de pensées (c'est-à-dire dans notre sens moderne: le style). Il est permis d'adapter les figures de mots (dans notre sens moderne: les figures de style).

9. Rendre les proverbes par d'autres proverbes.

10. Ne pas faire de paraphrases.

11. Adapter quand le sens l'exige pour la clarté. (Cette règle est l'inverse de toutes les précédentes) (1967, 513 ss.).

La règle 10 fait penser à Georges Campbell (1789) qui 40 ans plus tard dira que:

The translator's business should not be confounded with the commentator's (cité par Kelly, cours, 102).

Cette règle est à la base de la critique que Culpeper a faite de la surtraduction de la Version autorisée de la Bible.

La règle 1 porte sur l'ordre naturel des choses qui est:

fondé sur l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle (1967, 449).

Cet ordre est l'ordre de l'importance des objets, car si:

je veux aller au Louvre, je pense d'abord au Louvre, ensuite je vais : Ad requiam vado (1967, 449).

Les choses les plus importantes apparaissent toujours les premières et dans la pensée et dans le discours:

... il règne nécessairement un certain ordre dans nos idées (1967, 460).

L'ordre naturel est que l'objet important soit en tête (1967, 461).

La traduction gardera cet ordre des choses en adaptant au besoin les constructions grammaticales de la langue d'arrivée.

La règle 2 concerne l'ordre des idées qui détermine l'arrangement des mots dans le discours. La vivacité du discours vient de l'ordre des mots.

Il y a eu une raison, quelque fine qu'elle soit à observer, qui a déterminé l'auteur à prendre un arrangement plutôt qu'un autre (1967, 513).

L'on remarquera que Darbelnet, pour réfuter la traduction littérale, fera exactement la même constatation mais en d'autres termes:

Les structures ou agencement de mots (et les mots sont à leur tour des structures) véhiculent une pensée (1970, '89)

ou:

Tout énoncé se compose de mots choisis et disposés pour dire quelque chose, tout énoncé est de la pensée structurée à l'aide de mots et de leur agencement (89).

La justesse d'une idée se trouve ainsi confirmée par la constatation des critiques aux tendances complètement opposées ¹¹.

Selon Darbelnet, le traducteur

n'a pas le droit de sacrifier la pensée à la structure et...en revanche il ne doit jamais hésiter à sacrifier la structure pour sauvegarder la pensée (89),

alors que pour Batteux ainsi que pour Goethe comme nous le verrons plus tard, c'est la structure rhétorique qui prévaut. Goethe n'hésitera pas à modifier pour cela la syntaxe. La dichotomie structure/pensée de Darbelnet repose en fait sur la théorie instrumentale du langage qui donne la primauté au sens, alors que pour Batteux, comme l'a constaté justement Darbelnet lui-même, les structures véhiculent une pensée et l'on arrive à cette pensée en ne touchant pas à ces structures, à l'ordre des choses qui est

¹¹ Remarque exprimée verbalement par L.G. Kelly.

le même dans toutes les langues (Batteux, 1967, 513).

Pour garder l'ordre des mots, Batteux recommande même de changer l'actif (latin) en passif (1967, 452), un précepte que nous appliquerons plus tard à propos d'un passage de O'Faolain.

Les règles 1 et 2 sont comparables à la règle 1 de Port-Royal énoncée par Nicholas Fontaine (1738, 176), dont la théorie était aussi centrée sur "l'ordre naturel" c'est-à-dire l'ordre des mots qui reflète le développement progressif du sujet et du prédicat dans une proposition logique (Kelly, 1979, 19).

1) Etre extrêmement fidèle et littéral... Si Cicéron avait parlé dans notre langue, il eût parlé de même que nous le faisons parler dans notre traduction.

Ce qui indirectement répond aussi à la "fonction cognitive" de Laugier. Par la traduction l'on rend ainsi accessible au lecteur français la façon par exemple d'un Cicéron de s'exprimer en latin. Schleiermacher exprimera plus tard la même idée, mais d'une façon plus embrouillée (Schleiermacher, Stoerig, 48).

Par contre la règle 3 de Batteux s'oppose aux règles 4

et 10 de Port-Royal:

4) Pas de phrases trop longues, garder le juste milieu (177).

10) Couper les phrases, si nécessaire (178).

La règle 6 de Batteux correspond à la règle 5 de Port-Royal:

5) Tous les membres d'une période doivent être tellement justes, et si égaux entre eux, qu'ils se répondent, s'il est possible, parfaitement les uns aux autres (177).

Pour Batteux le respect de l'ordre des mots est primordial, car cet ordre de présentation reflète l'ordre naturel des choses et l'ordre des idées de l'auteur qui est motivé par "l'harmonie" et "l'énergie". Il a donné comme exemple une phrase de Cicéron:

Neque potest is exercitum continere imperator, qui seipsum non continet?

traduite par Fléchier comme:

Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne peut régler sa conduite? (1967, 513).

A défaut de conserver l'ordre des idées, Fléchier "a au moins conservé l'ordre des membres" qui est l'ordre rhétorique de présentation, car une traduction comme:

Un général qui ne règle point sa conduite ne peut

régler une armée

donnerait:

"le même sens; mais ce n'est plus le même feu, parce que ce n'est plus le même ordre" (1967, 513).

Brinsley, Culpeper et Batteux s'insèrent dans ce courant qui remet en question au moins depuis Saint-Augustin (Kelly, 1975, 64) la vue instrumentale du langage. Ce courant prendra tout son essor en Allemagne plus d'un siècle plus tard avec Herder, Humboldt et les Romantiques (Kelly, 1979, 26). Le Romantisme rétablit contre les "Belles Infidèles" le pouvoir créateur du langage qui sera alors conçu comme le logos au sens platonicien du mot (Kelly, 1979, 19s.). Et le Romantisme aura une profonde influence sur l'approche herméneutique de la traduction.

B. L'approche herméneutique

Après la traduction libre du siècle des "Belles Infidèles", nous avons les théories d'une Ecole en Allemagne, représentée par Friedrich Schleiermacher

(1768-1834), Martin Buber (1878-1965) et Walter Benjamin (1892-1940), qui conçoit une approche herméneutique ¹² comme fondements d'une traduction littérale.

1. "Die Ursprache"

D'après Schleiermacher, contemporain de Goethe, il n'y a que deux façons de traduire:

Entweder der Uebersetzer laesst den Schriftsteller moeglichst in Ruhe, und bewegt den Leser ihm entgegen; oder er laesst den Leser moeglichst in Ruhe und bewegt den Schriftsteller ihm entgegen (Schleiermacher, Stoerig, 47).

Soit que le traducteur amène son lecteur vers l'auteur de l'original là où celui-ci se trouve, soit qu'il laisse son lecteur là où il est et amène vers lui l'auteur. Et entre ces deux extrêmes, il n'y a pas de milieu, contrairement à l'avis de Rosenzweig (Lefevre, 1977, 111), car autrement l'auteur et le lecteur de la traduction risqueraient de se manquer complètement. Le premier extrême est la traduction littérale et l'autre la traduction "ethnocentrique". La traduction littérale qui plie la langue d'arrivée à la langue de

¹² Pour une étymologie et une historique de l'herméneutique cf. Jean Pépin, "L'herméneutique ancienne", dans Poétique, revue de théorie et d'analyse littéraires, no. 23, 1975, pp. 291-300.

départ, sur quoi se fonde-t-elle?

Dans le premier cas, d'après Schleiermacher, le traducteur s'efforce par sa traduction de combler un manque chez son lecteur, ce qui correspond à la visée éthique préconisée par Berman plus haut. Le manque chez le lecteur est notamment celui de l'entendement de l'archétype du langage, que les Allemands appellent "die Ursprache", un langage universel qui sous-tendrait toutes les langues et qu'on ne peut connaître qu'à travers les différences entre les langues.

Im ersten Falle naemlich ist der Uebersetzer bemuht, durch seine Arbeit dem Leser das Verstehen der Ursprache das ihm fehlt, zu ersetzen (Schleiermacher, Storig, 47-48).

Effectivement, si le lecteur de la traduction est ancré dans les moyens d'expression de sa propre langue, il ne pourra pas concevoir qu'on puisse appréhender la réalité d'une façon autre que la sienne, et cela est un manque auquel le traducteur essaiera de suppléer. Par l'entremise de sa traduction, le traducteur fera entrevoir l'archétype du langage, "die Ursprache" ¹³ dont nous n'avons qu'un faible reflet dans les limites

¹³ Wolfram Wilss identifie "die Ursprache" à la langue de départ ("der ausgangssprachliche Text"), ce qui est trop restrictif (Uebersetzungswissenschaft - Probleme und Methoden, Stuttgart 1977, p. 36). Schleiermacher ne l'emploie pas toujours dans ce sens.

de notre propre langue.

"Il est beau d'oser ¹⁴ écrire, dit Bonnefoy (1962),
traducteur de Shakespeare:

Ou de prendre les armes contre une mer de troubles
pour traduire:

or to take arms against a sea of troubles (Hamlet,
Acte III, scène 1).

Ce vers a été traduit ainsi par Voltaire comme exemple
de mauvaise traduction. Bonnefoy contredit ce partisan
des Belles Infidèles en reprenant ce vers "en hommage à
l'involontaire précurseur":

L'étonnant est que Voltaire, pour donner tout de
même une idée du génie "barbare" de Shakespeare,
faisait suivre ces vers de mirliton d'une
traduction littérale, ¹⁵ vers pour vers, qui n'est
pas elle, sans beauté, et ressemble, par sa
liberté, sa franchise, à ce que nous pouvons aimer
aujourd'hui (Bonnefoy, Hamlet, 1962, 231).

Nous avons souvent tendance à adapter l'étranger à
notre façon de parler, alors qu'on pourrait tout aussi
bien former notre langue à la façon de l'étranger. Ce
faisant nous nous approcherions plus de l'archétype du
langage, de la "Ursprache". "Die Ursprache", c'est là

¹⁴ soulignés par moi

¹⁵ soulignés par moi

le concept-clé de l'approche herméneutique de la traduction. —

L'approche herméneutique ne se contente pas de la réalité, de l'expression orale ou écrite qui est observable - ce qui correspondrait dans la coupure platonicienne à l'"intelligible" ¹⁶. Elle part de ce que j'appellerais l'"intuition" ¹⁷ - le "sensible" dans la coupure platonicienne - qui est le concept de la révélation divine, l'harmonie primaire de l'ordre cosmique, l'unité archétypique avec l'Etre Suprême, dont l'appréhension, d'une façon paradoxale, ne peut se communiquer (dans la synchronie) ou se transmettre (dans la diachronie) que par l'usage du langage.

Il existe donc une dialectique entre le langage conçu comme logos en tant que concept pur et le langage conçu comme instrument de communication en tant que manifestations ponctuelles de ce concept pur. Le dernier semble être nécessaire à l'appréhension du

¹⁶ qui est le "significabile" de Saint-Augustin, le monde perceptible par opposition au "verbum mentis", la réalité mentale. Cf. Kelly, "Saint Augustine and Saussurean Linguistics", dans *Augustinian Studies*, vol. 6, 1975, p. 51.

¹⁷ "la science est fondée sur l'intuition que le monde des apparences parle de choses cachées, dont elles sont l'image et qui ne ressemblent pas", écrit aussi Gustave Guillaume (*Principes de linguistique théorique* de Gustave Guillaume, Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin, Montréal/Paris 1973, p. 17).

premier, qui, malgré son caractère idéal, est pourtant inné à l'homme. Il l'a en lui, mais encore faut-il qu'il le trouve. C'est justement cette recherche qu'entreprennent les partisans de l'herméneutique qui défendent la traduction littérale.

Cette dialectique se retrouve chez Berman lui-même qui fait remonter les racines de la traduction ethnocentrique à Platon alors qu'il est lui-même très platonicien dans son approche de la traduction littérale.

La traduction est un endroit privilégié pour déceler les choses cachées derrière les mots, pour résoudre cette dialectique qui doit se baser a priori sur l'expression orale ou écrite observable. Chercher le sens caché sous les apparences de la langue, c'est là peut-être la parenté du traducteur et du psychiatre. Une séance classique d'analyse freudienne pour faire analyser le malade par lui-même, pour essayer de trouver une signification à ses récits, pour remonter alors à son passé et aux sources de ses névroses, n'est-ce pas là une affaire de traduction? Tel était le contenu d'un exposé sur l'herméneutique fait par l'éminent psychiatre Daniel Sibony devant un auditoire de traducteurs au Colloque franco-britannique de la

traduction ¹⁸ à Londres en juin 1983.

Bien que la porte d'entrée à l'inconscient tout comme à l'archétype du langage soit toujours le langage, la différence entre l'approche herméneutique et la conception instrumentale du langage réside dans le fait que la dernière s'arrête à la porte d'entrée pour faire un retour sur soi, alors que la première pénètre plus loin et s'oublie, d'où parfois une expression osée dans une traduction littérale.

La traduction littérale, en créant de nouvelles formes d'expression (à l'exemple de "il nagea à travers la rivière" de Laugier), fait exploser la structure formelle de la langue d'arrivée. Par "structure formelle" j'entends non seulement les structures rhétoriques, syntaxiques ou grammaticales, mais aussi dans une acception plus vaste, les modalités de conceptualisation linguistique comme le conçoit Ernst Cassirer (1964, I).

Cette facette de la traduction littérale serait la mieux illustrée par la poésie dans deux langues aussi éloignées que le français et le vietnamien. Dans son essai sur "le Kim-Vân-Kiêu et la poésie pure", Trần Văn

¹⁸ Cet exemple m'a été rapporté par L.G. Kelly.

Chương 19, traducteur et critique, tente de nous faire appréhender en français la poésie d'un poème vietnamien de 3254 vers du début du XIXe siècle, écrit dans une langue très imagée, associative et évocatrice.

En suivant la pensée de la héroïne Thủy-Kiều qui rêve encore aux mêmes êtres chéris après plus de dix ans d'aventures malheureuses, Trần Văn Chương écrit que les deux vers suivants:

Tiếc thay chút nghĩa cũ-càng,
dấu lìa ngó ý còn vương tơ lòng.

pourraient se traduire ainsi:

Quel regret en pensant au peu qui reste de ce
vieil amour!

Quoique les projets soient rompus, les coeurs
restent liés comme par un fil sensible (comme
lorsqu'on rompt une tige de nénuphar, les parties
séparées restent liées par un fil ténu, comme de
la soie, qui sort de leur coeur).

Il ajoute que: "Ce n'est évidemment pas une traduction littérale car pour rendre la pensée du poète, telle qu'elle apparaît instantanément au lecteur vietnamien avec toutes ses images et toutes ses résonances, il m'a fallu 40 mots français qui comptent 58 syllabes pour traduire les 8 mots monosyllabiques du deuxième vers,

¹⁹ The Vietnam Forum. Yale University, Southeast Asia Studies, été-automne 1983, pp.105-114.

dont la traduction précise serait:

Quoique la tige de nénuphar des projects soit rompue, reste liée la soie du coeur".

Cette "traduction précise" transcrit donc plus directement le vers imagé de l'auteur. Aussi cette traduction littérale que Trần Văn Chương qualifie de "précise" a-t-elle pu mettre en valeur les structures formelles de la langue de départ.

Qu'en est-il de la réception de telles structures?

Nous arrivons alors à l'effet que doit produire la traduction sur le lecteur. "Il faut, nous dit-on, que le lecteur français éprouve devant la traduction française les mêmes impressions que le lecteur anglais devant le texte anglais" (Laugier, p. 27) en l'occurrence le lecteur vietnamien devant le texte vietnamien. Mais un lecteur d'une traduction française du vietnamien ne peut pas avoir la même impression que le lecteur vietnamien du texte vietnamien original. Cet aspect serait à ajouter aux théories récentes de la dernière décennie sur l'"implied reader", un lecteur qui comprend le document écrit selon son "mental baggage" (Kelly, 1979, 174). Le lecteur vietnamien possède déjà toute sa culture traditionnelle qui est exprimée à travers ce qu'il lit, alors que le lecteur de la traduction a besoin de ce qu'il lit pour

appréhender toute cette culture qui ne lui est pas familière. Le traducteur doit donc faire abstraction de la conception "ethnocentrique" des découpages de la réalité, de sa propre langue (la langue d'arrivée), car sa mission est de faire parvenir à destination le colis dont il est responsable sans devoir le faire ouvrir ou contrôler par la douane qu'est l'aspect normatif de la langue d'arrivée qui régit notre conception usuelle de la traduction. Ce qui rejoint ainsi le sens donné par Herder à "übersetzen" = faire passer sur l'autre rive, tel que nous l'avons vu plus haut.

C'est pourquoi le traducteur qui traduit littéralement a plus ou moins cette approche herméneutique qui ne s'arrête pas à l'expression observable mais qui pénètre plus loin vers ce que Kelly appelle:

...The understanding of the cognitive and affective levels of language through which communication takes place" (Kelly, 1979, 7).

Communication s'entend ici dans le sens de communion, une communion des âmes, et non une communication d'informations scientifiques.

A ce propos, Maillet-Lacoste a aussi constaté que la traduction "rétablit le dialogue entre l'auteur et le

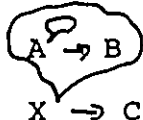
lecteur" (Kelly, 1979, 97)²⁰.

C'est en ce sens aussi que pour Vossler, comprendre une pièce de Shakespeare ou un poème de Goethe, c'est se le traduire à soi-même (1925, Vossler, Störig, 177 et 180). Et dans ce dédale inextricable du langage, paradoxalement, l'on ne parle pas seulement pour communiquer sa pensée mais aussi pour la déguiser (Steiner, 1975, 473). C'est une remarque qu'a aussi faite Ebeling.

In pointing out that even a common language is no guarantee of understanding, Ebeling notes that language is used to lie as easily as to tell the truth (Kelly, 1979, 12).

C'est ce qui constitue le problème de Babel, problème dont était déjà conscient Brinsley (1612) dans son "Ludus literarius" (A Commendatory Preface) quand il préconisait une traduction grammaticale dont la littéralité avait un fondement presque religieux.

²⁰ D'une façon plus concrète, Brian Mossop "The Translator as Rapporteur, a concept for training and self-improvement", META Vol. 28, no. 3, 1983, p. 246, a illustré cette position du traducteur par une bulle de bandes dessinées:



dans laquelle:

X -> C

X = traducteur
C = lecteur du texte
A = auteur
B = lecteur du texte original

communique à
en traduisant ce que
communique à

C'est pourquoi aussi l'approche herméneutique de la traduction est une tentative de pénétrer dans le fond même du phénomène langagier, car le "sensible", l'"intuition" qui est cette connaissance directe, cette appréhension innée que l'on expliquerait métaphysiquement par la réminiscence de l'unité avec l'Etre Suprême, est trop vaste pour être contenue dans les limites de l'"intelligible", du raisonnement, bref du langage.

Ce concept se retrouve aussi au XVII^e siècle dans l'idée de l'ignorance érudite:

the learned ignorance:

The idea that one knows by leaving one's mind open to divine illumination (Kelly, 1986, cours, 58)²¹.

Nous arrivons ici au concept pur. L'enfant qui apprend une langue semble apprendre le concept en même temps, mais en fait n'est-il pas en train de dénommer, d'essayer de cerner le concept qu'il possède peut-être déjà, car d'où cela vient-il qu'il comprend? De ses vies antérieures? d'une réminiscence métaphysique? Il y a une divinité innée à chaque être qui fait qu'il est réceptif au "sensible", au concept pur, qu'il le

²¹ Cf. aussi L.G. Kelly, "Medecine, learned ignorance and style in seventeenth-century translation" dans Language and Style, vol. 20, 1987, pp. 11-20.

saisisse de lui-même. C'est à ce concept pur qu'essaie de parvenir l'herméneutique à travers le langage et surtout à travers la traduction qui est par excellence communication.

C'est pourquoi le poète est identifié par les Romantiques à l'enfant ²². Chateaubriand dit de sa traduction du "Paradis perdu" de Milton que:

C'est une traduction littérale dans toute la force du terme.

qu'il a entreprise,

une traduction qu'un enfant et un poète pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux (1863, 329).

Gadamer pour sa part, pense aussi qu'il est insensé de croire qu'un enfant parle son premier mot:

Was für ein Wahn ist es, zu meinen, dass ein Kind ein Wort, ein erstes Wort spricht (Gadamer, 1967, 96).

C'est pourquoi, pour Bonnefoy:

Toute vraie traduction se doit d'être, au delà de la fidélité au détail, une réflexion

²² Surtout par les Romantiques anglais comme Shelley et Wordsworth.

L'enfant a une créativité que nous avons tendance à perdre quand nous devenons adulte. L'artiste est celui qui garde assez de son enfance pour protéger sa créativité (Kelly).

métaphysique...traduire, devient la lutte d'une langue avec elle-même, au plus secret de sa substance, au plus vif de son devenir (1962, 242).

Aussi défend-il sa traduction littérale de Hamlet contre l'attaque de Pons qui pour traduire:

...to watch the minutes of the night (Acte I, scène 1, où Marcellus demande à Horatio de rester à veiller avec lui).

aurait préféré expliciter le "sens" comme suit:

Afin qu'il surveille avec nous les ténèbres, et ce lent écoulement des heures, tous les moments de la nuit l'un après l'autre (247).

Cette traduction ressemble à celle explicitée par Trần Văn Chương, plus haut pour exprimer ce qu'un lecteur de la langue de départ aurait saisi en lisant les deux vers du Kim Vân Kiêu. Mais tout comme Trần Văn Chương qui a préféré l'autre version qui est littérale, Bonnefoy a tout simplement traduit dans sa version finale:

...pour épier ces heures de nuit (17).

dans sa postface:

...pour épier le coeur de la nuit.

Car ce n'est pas le "sens" que, lui, il traduit:

...qu'est-ce en vérité que le "sens", et l'explicitier, comme M. Pons permet qu'on le fasse,

n'est-ce-pas surtout le trahir, puisque c'est méconnaître la dualité, au plus intime de la parole, du formulé et du retenu ou, d'une autre façon, du conscient et de l'inconscient (248).

..."développer" dans une apparente exhaustion, ce qui n'est jamais qu'un aspect du sens, c'est détourner l'esprit de la profondeur (248).

Le "sens" pour Bonnefoy, ainsi que pour les partisans de la traduction littérale, est plus vaste que le simple vouloir-dire de l'auteur, il englobe aussi ce que les lecteurs selon leur "mental baggage" pourraient extraire d'un passage donné, et même au-delà de ces deux perspectives ce que la langue en absolu pourrait invoquer ²³. C'est ce "sens"-là qui caractérise en fait les grands écrivains. Et pour arriver à ce vaste domaine du "sens", il faut s'abstenir "de développer dans une apparente exhaustion, ce qui n'est jamais qu'un aspect du sens". C'est pour laisser la porte tout ouverte à ce vaste domaine du "sens" que Bonnefoy suit de près l'original. Car, comme Tolman l'a constaté aussi:

If the original be ambiguous, a faithful translation should be just as ambiguous as the original (1901, 35).

²³ A comparer avec Roland Barthes: "Interpréter un texte, ce n'est pas lui donner un sens plus ou moins fondé, plus ou moins libre c'est apprécier de quel pluriel il est fait.", cité par Bruno Vercier et Jacques Lecarme, La littérature en France depuis 1968, Bordas, Paris 1982, p. 276. Le traducteur qui traduit littéralement veut en laisser aussi l'appréciation à son lecteur.

Bonnefoy par sa traduction littérale conserve ainsi "la tension poétique" de l'original (248).

Pourquoi les représentants de l'approche herméneutique en traduction prôneraient-ils la traduction littérale, si ce n'est parce que le sens est lié à la lettre (Berman, 122)? La lettre ici est le signifiant. Contrairement à la conception instrumentale du langage où le sens est une entité immuable qui peut revêtir plusieurs habits (différents signifiants dans différentes langues) d'une façon tout à fait arbitraire, le langage ici, pour les représentants de l'herméneutique a un pouvoir créateur, il est le logos au sens platonicien du mot (Kelly, 1979, 26). Si la parole de l'Evangile (en dépit des exégèses) est entourée d'un certain mystère (Buber), c'est que les malédictions proférées par quelque ancêtre courroucé ont elles aussi la magie du verbe. C'est dans ce sens aussi que l'on fait remonter l'approche herméneutique à la tradition juive de la traduction (Kelly, 1979, 36) et même à la tradition juive de la cabbale (Wilss, 1977, 36)²⁴. Par le pouvoir créateur du langage, le signifié est engendré par le signifiant. Telle est peut-être l'explication de Saint-Augustin du sacrement

²⁴ Au sujet de la cabbale, cf. Steiner After Babel, p. 124.

en théologie comme "signum efficiens", un signe qui crée ce qu'il signifie (Kelly, 1979, 29):

language is not a sign for what exists in the mind, but a thing which creates new existences.

C'est là aussi la pensée de Heidegger. Dans son "Introduction à la métaphysique", il écrit:

Die Sprache kann nur aus dem Uebergewaltigenden anfangen haben, im Aufbruch des Menschen in das Sein. In diesem Aufbruch war die Sprache als Wortwerden des Seins: Dichtung. Die Sprache ist die Urdichtung, in der ein Volk das Sein dichtet (cité par Steiner, 1975, 230).

Le langage est inné à l'existence humaine et à la création.

Nous essayerons de cerner la notion du langage comme pouvoir créateur en reprenant le même passage du Faust de Goethe qui a inspiré Kelly (1979, 27-28) pour décrire les trois points de vue du Romantisme sur le langage:

Im Anfang war das Wort
Au début était le Verbe

"Das Wort" a été tour à tour traduit par Faust comme:

der Sinn le sens

die Kraft ²⁵ la force
die Tat l'acte

Le Verbe est d'abord le sens, non le vouloir-dire de l'émetteur d'un message, mais le sens caché de la vie, l'absolu, l'essence du langage. De là vient la force, le mouvement, la tentative par laquelle l'homme cherche ce "sens" caché en utilisant le langage. Dans cette recherche même, il y a l'acte, un acte de création, la création même qui met en mouvement le cycle de la vie, la force divine. Le Verbe est donc la force divine que l'homme, créé à l'image de Dieu, appréhende par son langage, "die Ursprache".

2. L'importance du signifiant

C'est pourquoi la traduction qui rend l'homme conscient de son langage, doit être dans l'approche herméneutique la reproduction du signifiant de l'original, surtout si celui-ci est sacré.

²⁵ Beethoven prend certains mots de Goethe pour produire une mélodie comme dans son Opus 80 "Phantasie für Pianoforte, Chor und Orchester": "Wenn sich Lieb' und Kraft vermaehlen, lohnt dem Menschen Goetter Gunst. Nehmt hin, nehmt hin, ihr schoenen Seelen, nehmt hin..." (Beethoven, Complete Works, ed. by F. Kalmus, New-York 1900, vol. XIII, p. 36s). "Die Kraft" c'est la force des mots qui génèrent une mélodie musicale, c'est aussi la couleur que donnent les sons à l'orchestre, c'est aussi les sons qui engendrent d'autres sons (Kelly).

C'est ce que préconise Buber dans sa préface à sa traduction de la Bible hébraïque faite conjointement avec Rosenzweig.

Buber souligne l'importance de l'oralité des transmissions dans la tradition de la Bible. La recherche de la grâce ("Segen") se fait par la lecture de la Bible pour entendre la parole de Dieu. Comme il faut approcher les Saintes Ecritures avec un esprit nouveau, ouvert, réceptif, le lecteur d'alors n'entend plus la parole et perd de son vocatif direct à force de lire de mauvaises traductions. Même les meilleures traductions (la Septante, la Vulgate, la traduction de Luther) ne communiquent pas le caractère original de la Bible parce qu'elles sont toutes ethnocentriques et hypertextuelles (dans le sens de Berman). Elles ne reproduisent pas le même choix des mots, pas la même structure syntaxique, pas le même rythme, et pire elles amènent le "contenu" du Texte vers l'autre langue (la langue d'arrivée):

...sie ziehen den "Inhalt" des Textes in die andre Sprache herüber (Buber, Stoerig, 325).

comme si le signifiant n'était pas significatif:

...als ob der Geist der Rede anderswo als in seiner sprachlichen Leibesgestalt aufzuspüren...waere (Buber, Stoerig, 325-326).

[à comparer avec Berman:

...si bien que l'insignifiant, ici, c'est plutôt le signifiant (113)].

La vulgarisation a eu lieu au dépens de la force de l'original. Les traducteurs ont adapté les Saintes Ecritures à leur époque alors qu'il fallait transférer le lecteur à l'espace et au temps de la parole de Dieu qui sont uniques.

La traduction d'après Buber est en principe impossible, mais elle se fait pratiquement et approximativement, car il existe des difficultés d'ordre philologique qui font que l'appréhension n'est plus directe mais déduite. Mais cela est la nature même des transmissions au cours de l'histoire. Cependant, dans toutes ces transformations, le mot reste. C'est cette unité vivante dont il faut être conscient, qu'il faut rechercher en traduisant. Il s'agirait, au besoin, de modeler la langue d'arrivée d'après l'original, d'où l'importance de la réceptivité du traducteur vis-à-vis du signifiant. La puissance de la parole est telle que la transmission orale avait lieu même au temps où des écrits existaient. La parole ne sera consignée par écrit que lorsque la transmission risque de se perdre, de perdre de son impact oral. Les Juifs lisaient les

Ecritures à haute voix pour ne pas s'aliéner les mots non courants. Dans la traduction donc, pour rester le plus près possible du texte (biblique) il faut employer même des mots inusités, désuets, et créer même des néologismes, si nécessaire. Car plus les expressions dévient des normes de la langue d'arrivée, auxquelles le lecteur est habitué, plus celui-ci cherchera à pénétrer la vérité, plus il aura accès au sens primaire, à la vraie signification de l'original. Comme la langue de départ exprimée dans la langue d'arrivée est plus difficile à lire, l'effort pour s'y engager et pour la vivre sera d'autant plus fructueux. C'est cette même exigence qui est imposée (sous une autre forme) au lecteur de l'original quand il veut se défaire du sens courant de l'hébreu pour pénétrer dans l'esprit des Ecritures. C'est dans le langage que l'homme touche Dieu, une conception qu'avait déjà Culpeper vu plus haut.

Pour désigner la traduction, Buber a recours à deux termes bien précis:

die Uebersetzung et
die Uebertragung.

"Uebersetzung" est la traduction comme nous l'entendons de nos jours, alors que "Uebertragung" est la

transposition, au sens des translateurs ²⁶ du XIV^e siècle, au sens de transmission au cours de l'histoire et même au sens de "uebersetzen" de Herder.

Tout se ramène à la Parole de l'Evangile: les généalogies, les histoires, les contes, les textes religieux, les textes de lois, les psaumes, les livres de sagesse. Tous ces microcosmes constituent le macrocosme. La Parole ne peut pas être rétrécie par des notes ou des commentaires de la part du traducteur. Elle est la formation même de la langue, elle détermine sa forme, elle la change, la métamorphose, elle s'y intègre sans la détruire ou la déformer. Le principe de la formation est le rythme au sens large du mot: l'ensemble phonétique ordonné de la réunion de la constante (macrocosme) avec la multiplicité (microcosme).

Au sujet du rythme, Pound a écrit:

²⁶ Le rôle du translateur est celui du "transmetteur" comme l'illustre cette dédicace du translateur Pierre Bersuire (vers 1352) à son roi Jean le Bon dans la préface de sa traduction de Tite-Live:

"neantmoins ay je prins le labeur de le translater pour obeir à vous qui estes mon seigneur, et pour faire prouffit à tous ceux qui par moy l'entendront et orront",

(cité par Paul Horguelin, Anthologie de la manière de traduire, Montréal 1981, p. 31).

As for the verse itself, I believe in an ultimate and absolute rhythm as I believe in an absolute symbol or metaphor. The perception of the intellect is given in the cadence. It is only in the perfect rhythm joined to the perfect word that the two-fold vision can be recorded. (Cité par Kelly, 1979, 211).

Buber poursuit: La mission du traducteur est de ne pas faire de conjectures avec le texte transmis.

Cette position, prise aussi par Campbell cité plus haut, se retrouve chez Tolman:

Translation not explanation (1901, 35-37),

qui a cité von Humboldt:

Eine Uebersetzung kann und soll kein Kommentar sein (35).

Comme la Bible en effet ne nous est parvenue que dans des versions transmises ²⁷, le premier texte transmis (la version en hébreu) tient lieu d'original et représente l'original aussi. Le traducteur se doit de l'appréhender dans son originalité et de communiquer ce qui s'y trouve sans verser dans la traduction libre.

Il ne faut pas perdre de vue, dans le choix des mots,

²⁷ Les deux versions les plus anciennes sont en hébreu (avec quelques passages en araméen) et en grec (la Septante, III^e siècle avant J.C.)

l'unité du tout. Il faut se laisser guider par le fil conducteur que sont les mêmes racines, les mêmes concepts. Il faut, si nécessaire, entreprendre une resémantisation lexicale, afin de ne pas perdre le sens primaire, d'où l'importance de l'étymologie vue plus haut. Il s'agit de choisir le mot juste, le mot qui porte, le mot inhabituel s'il le faut. Brinsley avait déjà vu l'importance de la propriété des mots dans son "Ludus literarius" (1612, chap.10 et 11).

L'idée de la puissance de la forme procède de l'intention absolue de vouloir rapporter et rien d'autre que rapporter. C'est le "récit pur" sans teinte religieuse, le récit épique qui conviendrait à la magie du mot prononcé. Buber insiste beaucoup sur la tradition orale. Nous constatons en effet que les épopées des temps anciens étaient toujours en vers rimés pour être mieux retenues. On les savait par coeur et on les récitait souvent. La puissance de la parole ne se retrouve-t-elle pas dans les chansons de geste au Moyen-Age?

Comme la parole se perd au cours des siècles, il faut franchir le temps (la philologie) et pour la traduire dans une autre langue, il faudrait encore franchir les frontières de la langue. C'est pourquoi les partisans

de l'herméneutique recherchent le sens de l'original en "collant" à la lettre, (le sens ici n'étant pas le vouloir-dire de l'auteur mais la cause de la poésie même), car "la lettre" est le passage privilégié pour aboutir au sens intégral de l'original qu'un traducteur comme Bonnefoy par exemple se garderait bien d'interpréter sous un angle trop restreint.

Bonnefoy ne va pas non plus pour cela faire un calque de surface, un mot-à-mot servile, car

Ce parallélisme serait la transposition la plus dangereuse, puisqu'il ne revit pas l'élan qui a fait naître la phrase, et ne s'attache qu'à sa marque dans l'accompli (255).

Sa traduction littérale représente en effet une étape ultérieure à l'exégèse:

Le mot-à-mot est la seule approche parfois, la seule intelligente, bien que virtuelle, de l'énigme irréductible d'un sens. Il faut souvent s'éloigner beaucoup. Mais que ce soit pour aussitôt revenir (255).

3. "Die reine Sprache"

Cette position de la littéralité est aussi défendue par Benjamin dans la préface de sa traduction des "tableaux parisiens", préface qu'il intitule la tâche du traducteur (1923):

Die Aufgabe des Uebersetzers.

La vérité se trouve au-delà des mots, c'est pourquoi d'après la théorie de Benjamin il ne faut pas fausser les mots en traduisant.

Cette idée rejoint celle de Brinsley et celle de la traduction juive des Xe et XIe siècles. C'est aussi dans cet esprit que les traducteurs de la Bible de Genève ont traduit littéralement, comme le témoigne leur préface à l'édition de 1560 citée plus haut (Kelly, 1979, 74).

C'est cette attitude qu'adopte aussi une traductrice d'un livre ésotérique chinois.

Dans sa note de traductrice, Cary F. Baynes qui a fait une traduction anglaise du I Ching chinois en se basant sur une traduction allemande de Richard Wilhelm ²⁸, elle aussi très littérale, écrit: "In the parts of the German text that render the Chinese, I have tried to

²⁸ Nous n'avons pas pu trouver la traduction faite directement du chinois par Richard Wilhelm. Mais pour illustrer notre point de vue, la traduction d'une traduction sera tout aussi valable, sinon plus probante: notre appréciation repose sur le fait que nous pouvons retracer à partir de cette (deuxième) traduction des concepts vietnamiens qui nous sont connus et qui sont très apparentés au chinois.

be as literal in my translation as possible, in order to establish a guideline in the highly allusive and symbolic language" (p.xlii). Le I Ching est une philosophie ésotérique millénaire concrétisée dans l'interprétation des oracles. Toutes les circonstances possibles de la vie sont étudiées dans ce livre. Le traducteur, conscient donc de sa mission de communicateur impartial et neutre, fait de tout son possible pour ne point mettre de son interprétation dans sa traduction, et évite ainsi de fausser l'interprétation de ces oracles, qui sont des plus ambigus, en les communiquant le plus littéralement possible à l'ultime lecteur, qui, seul, doit en être le juge.

Dans le cas d'une traduction basée sur une autre traduction, si le premier traducteur (dans ce cas-ci R. Wilhelm) avait déjà mis de son interprétation, le second traducteur (ici C.F. Baynes) n'aurait reçu qu'une seule facette ²⁹ de ce langage extrêmement associatif et symbolique. L'on perdrait ainsi, au cours de l'interprétation/l'interférence successive des traducteurs qui sont ancrés dans leurs moyens d'expression rigoureusement propres à leur langue

²⁹ A comparer ici à Bonnefoy cité plus haut à propos du "sens" de l'original, p. 43.

d'arrivée , respectueuse, la "tension poétique" que l'ultime lecteur veut percevoir lui-même à travers la traduction, laquelle est son seul moyen d'accès à cette langue inconnue de lui, mais dont il veut pourtant apprécier l'expressivité et interpréter lui-même l'ésotérisme. La traduction d'après Benjamin prolonge la vie de l'original. Traduction signifie beaucoup plus que seulement communication, c'est la continuité de la vie de l'original qui atteint son apogée toutes les fois qu'il est traduit. La traduction a une "existence profonde" car elle a pour finalité l'expression des relations profondes entre les langues.

In Wahrheit...bezeugt sich die Verwandtschaft der Sprachen in einer Uebersetzung weit tiefer und bestimmter als in der oberflächlichen und undefinierbaren Ähnlichkeit zweier Dichtungen (les deux textes étant l'original et sa traduction) (Benjamin, Stoerig, 160).

Pour Benjamin, la traduction met en valeur la parenté des langues, ce qu'une vague ressemblance entre une adaptation et son original n'est pas capable de faire. C'est cette parenté sur-historique des langues qu'il faut faire ressortir dans la traduction, qui laisserait alors entrevoir la "langue pure" (le logos):

die reine Sprache (Benjamin, Stoerig, 161).

La "langue pure" reste cachée dans les différentes langues. La "reine Sprache" est le même concept que la

"Ursprache" dont il est question plus haut.

La traduction qui fait vivre l'oeuvre et fortifie constamment les langues, doit être consciente de sa mission sacrée de révéler la "langue pure". C'est cette "langue pure" (die "reine Sprache" de Benjamin ou "die Ursprache" de Schleiermacher) que recherche aussi Hoelderlin dans sa traduction. N'est ce pas là aussi "une réflexion métaphysique" dont parlait Bonnefoy plus haut (p. 43)? Nous avons aussi vu que dans un livre aussi important que le I Ching, il convient de traduire littéralement, justement pour ne pas fausser l'interprétation des oracles.

Chaque traduction est déterminée par son époque dans l'histoire de la langue. Chaque traduction d'une oeuvre à un point donné de l'histoire de la langue représente par rapport à un aspect donné du contenu de cette oeuvre tous les aspects de toutes les autres langues (Benjamin, Stoerig, 162).

C'est dans les traductions que se trouve cachée la vraie langue:

die wahre Sprache (Benjamin, Stoerig, 164).

La tâche du traducteur qui consiste à faire mûrir le

germe de la langue pure dans sa traduction, semble n'être jamais accomplie. Car le traducteur n'échoue-t-il pas lorsque la reproduction du sens cesse d'être un critère? Benjamin réfute ici la théorie de la langue comme instrument. Le sens pour lui ne consiste pas en la totalité des mots. En prenant comme exemple la traduction de Sophocle par Hoelderlin, Benjamin constate aussi que cela va de soi que la traduction de la forme alourdit celle du sens. Mais pour faire refléter l'appartenance à un ensemble (la langue pure) dont la traduction est un sous-ensemble, il faut faire au plus haut degré abstraction du sens.

Benjamin prône ainsi - pour la première fois à notre connaissance - la traduction "transparente" ³⁰:

Die wahre Uebersetzung ist durchscheinend, sie verdeckt nicht das Original, steht ihm nicht im Licht, sondern laesst die reine Sprache, wie verstaerk durch ihr eigenes Medium, nur um so voller aufs Original fallen (Benjamin, Stoerig, 166).

Ce passage nous fait penser à Chateaubriand qui dit avoir "calqué le poème de Milton à la vitre" (1836, 331). Benjamin insiste ici sur la littéralité dans la

³⁰ La "traduction transparente" dans le langage ordinaire d'aujourd'hui a subi une forte évolution sémantique de ce concept et signifierait par contre une traduction qui est si claire et se lit si bien qu'on n'a pas de peine à en saisir le sens, tout comme un texte transparent axé sur la matière.

traduction même de "la syntaxe". Il entend par là l'ordre des mots, "la démarche" d'après Vinay/Darbelnet, car par une dialectique sous-jacente il oppose "den Satz" (la phrase) à "das Wort" (le mot) qui par "la syntaxe" et "die Woertlichkeit" (le mot-à-mot) s'avère être l'élément primaire du traducteur:

Das vermag vor allem Woertlichkeit in der Uebertragung der Syntax, und gerade sie erweist das Wort, nicht den Satz als das Urelement des Uebersetzers. Denn der Satz ist die Mauer vor der Sprache des Originals, Woertlichkeit die Arkadé (166).

Cette traduction de "la syntaxe", nous allons l'illustrer plus loin par une traduction d'un exemple d'"hysteron-proteron" dans un passage de Sean O'Faolain et nous verrons aussi comment Goethe n'hésiterait pas à sacrifier la construction grammaticale (den Satz) à l'agencement des mots (das Wort - die Woertlichkeit).

Pour mieux cerner maintenant ce sens de "Syntax" de Benjamin nous traduirons:

Not knowing, he ignores that first far-off glow, turns from it as from a temptation to sin, turns right, turns left, walks faster and faster as from pursuing danger, until his head begins to swim and his heart to drumroll at the sight, along the perspective of another avenue, of a lighted roseate window that he knows he knows. (An Inside Outside Complex de Sean O'Faolain)

l'actif "pursuing" par le passif:

Ne le sachant pas, il feint de ne pas voir cette première lueur lointaine, s'en détourne, comme d'une tentation du péché, tourne à droite, tourne à gauche, marche de plus en plus rapidement comme poursuivi par le danger, jusqu'à ce que sa tête commence à tourner et son coeur à battre la chamade, lorsqu'il aperçoit au fond d'une autre avenue la lumière d'une fenêtre rosée qu'il sait qu'il connaît:

afin de maintenir l'ordre des mots préconisé par

Batteux plus haut:

pursuing danger
poursuivi par le danger

comme l'aurait fait Goethe ou comme l'a conseillé Tolman dans The Art of Translating (1901):

The translator should never hesitate to vary the construction if by so doing he can bring out the thought more nearly in the order in which the foreign sentence presented it (61).

Pour Herder aussi, la fidélité consiste à permettre que l'ordre des mots de l'original influe sur la structure de la langue d'arrivée (Kelly, 1979, 212).

Comme l'a constaté aussi Kelly à propos de Culpeper, qui se faisait payer pour ses traductions, que les clients de celui-ci étaient satisfaits de son travail (Cours, 60):

Closeness of translation was judged on lexicon (Wort) and discourse order (Syntax), not on sentence shape (Satz).

Bonnefoy a aussi compris le mot-à-mot comme une

dialectique au sens grec d'éclaircissement
réciproque, de dialogue (255),

ce qui rejoint l'ampleur de la "Erklaerung" de Herder
(éclaircissement), une traduction qui jette la lumière
sur l'original en pénétrant avec un esprit critique
dans la langue de départ, à la recherche du "Grund des
Worts" (le principe du langage), de la "reine Sprache"
de Hoelderlin (Kelly, 1979, 48).

Pour revenir à Benjamin celui-ci poursuit: Au delà de
la langue il y a quelque chose de non communicable (ce
que nous avons exposé ci-dessus comme le "sensible"),
un "Symbole": Ce qui fait le symbole dans les
manifestations concrètes de la langue et ce qui est
lui-même le symbole dans le devenir de la langue. Il
convient donc pour le traducteur de chercher le noyau
de la langue pure. Le puissant et unique pouvoir de la
traduction est de recapter, de retrouver la langue pure
dans le mouvement de la langue. La mission du
traducteur est de délivrer la langue pure, exilée à
l'étranger (dans la langue de départ), captive dans
l'oeuvre, en enrichissant sa propre langue (la langue
d'arrivée), en élargissant les moules de sa propre

langue. Comparer le sens après avoir traduit n'est que le point de rencontre de la tangente avec le cercle. C'est dire que le sens est secondaire. Car Benjamin lui aussi condamne la traduction ethnocentrique. L'on l'on ne peut pas s'imaginer à quel point l'on peut métamorphoser sa langue, l'enrichir.. Il cite à ce propos Rudolf Pannwitz, qu'il placerait à côté de Goethe comme ayant la meilleure théorie de la traduction:

Unsere Übertragungen, auch die besten, gehen von einem falschen Grundsatz aus, sie wollen das indische, griechische, englische verdeutschen, anstatt das deutsche zu verindischen, vergriechischen, verenglischen. Sie haben eine viel bedeutendere Ehrfurcht vor den eigenen Sprachgebräuchen als vor dem Geiste des fremden Werks...der grundsätzliche Irrtum des Übertragenden ist, dass er den zufälligen Stand der eigenen Sprache festhält, anstatt sie durch die fremde gewaltig bewegen zu lassen...er muss seine Sprache durch die fremde erweitern und vertiefen, man hat keinen Begriff, in welchem Masse das möglich ist, bis zu welchem Grade jede Sprache sich verwandeln kann...(Stoerig, 167-168).

C'est ainsi que la traduction est devenue accoucheuse de langues en important "les produits langagiers" étrangers sans leur faire subir un traitement "ethnocentrique".

A ce propos Gustave Lanson a écrit sur Amyot, qui par sa traduction de l'oeuvre de Plutarque a enrichi la langue française

...il a fallu en élargir les moules et les formes par toutes sortes d'analogies et d'emprunts, italianismes, hellénismes, latinismes. Nombre d'idées et d'objets étaient pour la première fois désignés et définis en français: il a fallu trouver et créer des mots ³¹.

Aussi est-ce par des emprunts, des néologismes, des anglicismes entre autres que la langue française garde le pas avec l'évolution technologique.

Comme Goethe, Benjamin prône alors la version interlinéaire comme la meilleure façon de traduire:

Die Interlinearversion des heiligen Textes ist das Urbild oder Ideal aller Uebersetzung (Benjamin, Stoerig, 169).

La traduction littérale de la Bible est une réalité culturelle chez les Juifs comme Benjamin et Buber. Les Juifs passent une grande partie de leur temps à traduire de l'hébreu vers la langue qu'ils parlent dans les pays de leur séjour. Et la traduction littérale est la seule qu'ils préconisent tant au point de vue artistique qu'au point de vue religieux (Kelly).

La traduction littérale repose ainsi sur la conception platonicienne du logos, le langage qui a un pouvoir

³¹ Cité par A. Berman, "la traduction et la langue française", META XXX, no 4, déc. 1985, p.341.

créateur. Elle a, comme nous l'avons vu, trouvé sa justification au point de vue philosophique, religieux, poétique et surtout historique avec l'approche herméneutique allemande représentée par Schleiermacher, Buber et Benjamin, approche qui remonte à la tradition juive de la traduction des Xe et XIe siècles. Dans une visée éthique, la traduction littérale a pour but de combler un manque - la connaissance de la langue de l'original.

Par exemple, devant la traduction d'une oeuvre de Jorge Amado faite par Alice Raillard ³² dans un français qui "ne sent pas la traduction", l'on ressent la curiosité de connaître l'expression originale, surtout si l'on possède une certaine connaissance de la culture latino-américaine, et l'on reste insatisfait devant cette re-création littéraire ³³.

Le lecteur de la langue d'arrivée, mis en appétit par la traduction, souhaiterait connaître l'original ³⁴.

Il serait donc approprié de lui faire lire l'original à travers sa propre langue. Le lecteur de la langue

³² La boutique aux miracles. Editions Stock, Paris 1976.

³³ Berman, appelle cette adaptation du traducteur le syncrétisme, la littérarisation, l'hypertextualité (117).

³⁴ "Les traducteurs sont comme ces marieurs pleins de zèle qui nous vantent comme tout à fait digne d'amour une jeune beauté à demi-nue: ils éveillent un penchant irrépressible pour l'original", écrit Goethe, cité par Berman, 1984, pp.121-122.

d'arrivée doit pouvoir être en mesure de lire toutes les langues étrangères dans sa propre langue, d'appréhender ainsi grâce à la traduction le paradigme et la structure formelle de la langue de départ. C'est par cette absorption de l'étranger qu'on arrive à une plus grande compréhension d'autres peuples et par là à celle de l'archétype du langage, "die reine Sprache" de Benjamin. Car le fonds de la langue, comme l'a constaté Buber, c'est l'expérience humaine, une expérience qu'on ne peut partager avec d'autres cultures qu'en traduisant littéralement, comme nous l'avons vu par exemple à propos des deux vers vietnamiens du Kim Vân Kiêu. C'est dans cet aspect aussi que la traduction littérale devient accoucheuse de langues.

Cette conception de la traduction littérale implique en effet un rôle actif de la part du lecteur. Un lecteur qui n'est pas prêt à se défaire des exigences de sa langue et de ses propres idiomatismes ne sera pas capable d'approcher une traduction littérale avec un esprit ouvert, un esprit de découverte. Il lui reprochera ses innovations et son opacité car il trouvera trop pénible l'effort qui lui est imposé pour le déplacer de son point ethnocentrique. Par contre, le lecteur qui est prêt à se déplacer vers l'auteur

qu'on doit d'après Schleiermacher laisser si possible en paix, appréciera en l'oeuvre du traducteur littéral son moyen d'accès à l'oeuvre étrangère.

La traduction littérale enrichit la langue d'arrivée en lui donnant accès à cette expérience accumulée par d'autres peuples. L'on reproche cependant souvent à la traduction littérale d'être opaque, illisible et d'augmenter ainsi les difficultés de communication au lieu de favoriser les échanges culturels. La constatation de Buber donnerait une réplique à cette objection: plus les expressions dévient des normes de la langue d'arrivée, auxquelles le lecteur est habitué, plus celui-ci cherchera à comprendre l'expérience de la langue de l'original. Il faut donc surmonter ces difficultés apparentes de communication pour parvenir à une vraie communion.

Parallèlement à l'effort imposé même au lecteur de la Bible hébraïque quand celui-ci doit resémantiser sa propre langue pour comprendre les Saintes-Ecritures, nous pensons tout simplement à l'exégèse d'un poème de Goethe par exemple comme l'entend Vossler vu plus haut. Quelle différence y-a-t-il donc entre une traduction littérale difficile à lire et un poème hermétique de

Mallarmé ³⁵ par exemple? Ces deux ont plutôt ceci de commun qu'ils explorent la langue et font entrevoir ce que le mouvement herméneutique allemand appellent la langue pure.

De cet aperçu historique allant de Brinsley à Benjamin se sont dégagés deux concepts importants de la traduction littérale:

- l'ordre des mots et
- le signifiant.

L'ordre des mots, comme nous l'avons démontré à propos de la traduction grammaticale de Brinsley et de l'exposé de Batteux, ne doit pas être compris dans le sens de grammaire, qui relève de la servitude de la langue ³⁶, mais dans le sens plus vaste de l'ordre naturel des choses et de l'ordre de présentation des idées que Darbelnet (1970) appelle "structures ou agencements de mots" véhiculant une pensée. Pourtant Darbelnet (1970) en donnant les trois exemples suivants de traduction littérale qui fausse le sens:

³⁵ Roland Barthes a écrit sur Mallarmé: "on sait que tout l'effort de Mallarmé a porté sur une destruction du langage, dont la littérature ne serait en quelque sorte que le cadavre", Le degré zéro de l'écriture, Introduction p. 9, Ed. du Seuil, Paris 1953 et 1972.

³⁶ A propos de servitude de la langue, cf. Vinay/Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais, Beauchemin, 1958 et 1977, pp. 31 et 201.

He has been in Paris for two years
Il a été à Paris pendant deux ans

He is sure to come
Il est sûr de venir

Be sure he understands what he has to do
Soyez sûr qu'il comprend ce qu'il a à faire

illustre plutôt la traduction littérale dans le sens de Catford ("il pleut des chats et des chiens") que la reproduction des "structures" véhiculant une pensée dont il parle.

Brinsley, par contre, quand il explique le concept de sa traduction grammaticale (qui est en fait une traduction interlinéaire) ne conçoit pas cette forme de traduction - malgré son but didactique - comme un moyen de comprendre le latin tel que nous l'enseignons dans nos écoles à l'aide de versions et thèmes latins, mais plutôt comme une traduction qui met en relief la structure formelle de la langue de départ. Car sa toute première règle a)1 ne présuppose-t-elle pas auparavant une connaissance préalable du latin où le risque d'avoir de faux amis de structures n'existe même pas? Sa traduction grammaticale ne se situe donc pas au niveau de la grammaire ni au niveau des unités de traduction montrées par Darbelnet, mais bien au niveau de la langue, c'est-à-dire au niveau des modalités de conceptualisation linguistique.

De même, la traduction du signifiant préconisée par Berman et Buber ne concerne pas seulement le signifiant compris dans le sens d'image acoustique du signe. (défini par Saussure, 1915 et 1964, 97 ss.), mais aussi le signifiant en tant que structure formelle de la langue, constituée par le rythme et l'agencement des mots qui, eux aussi, ont un sens.

Les différends entre linguistes partisans de la traduction littérale et ceux qui condamnent la traduction littérale se situent donc sur une différence de niveaux de conception, je dirais même, un décalage de langage.

II. COMMENT FAIRE UNE TRADUCTION LITTERALE

A. Le Neveu de Rameau de Diderot traduit par Goethe.

Il s'agit maintenant de voir en quoi consiste la littéralité d'une traduction. Nous prendrons Goethe comme premier exemple. Parmi les trois façons de traduire qu'il différencie, Goethe (1819) préfère la troisième, celle qui montre une identité absolue avec l'original,

naemlich, wo man die Uebersetzung dem Original identisch machen moechte, so dass eins nicht anstatt des andern, sondern an der Stelle des andern gelten soll (Goethe, Stoerig, 36).

Pour parvenir à cette traduction, le traducteur doit s'attacher à l'original et renoncer plus ou moins à l'originalité de sa nation. Cela choquerait au début le public, mais celui-ci finira par reconnaître au cours de l'histoire l'enrichissement de la littérature apporté par cette traduction.

Cette traduction, c'est l'"Interlinearversion", la version interlinéaire, tant prisée plus tard par Walter Benjamin vu plus haut.

Comme Goethe défend cette conception de la traduction interlinéaire, nous allons étudier sa propre façon de traduire en intercalant justement la version allemande de "Rameaus Neffe" faite par Goethe entre les lignes de l'original de Diderot. Les extraits sont pris des oeuvres complètes de Goethe, édition de Weimar 1900, volume 45, pages 18-19; et pour Diderot de l'édition critique de Jacques Chouillet, Paris 1982, page 69, édition basée sur celle de Fabre qui, elle, repose sur le manuscrit Monval.

Il est question ici de Racine, grand poète mais homme exécration que le Neveu de Rameau critique vivement et qu'entreprend de défendre le narrateur "Moi". Les lignes, pour notre référence, seront renumérotées consécutivement, ensemble avec la traduction incorporée.

1 moi. D'accord. Mais pesez le mal et le bien. Dans mille ans d'ici,
2
3 Ich.
4 Ganz recht! Aber wägt einmal das Gute und
5 das Böse. In tausend Jahren
6 il fera verser des larmes; il sera l'admiration des hommes,
7
8 wird er Thränen ent-
9 locken, er wird in allen Ländern der Erde bewundert
10
11 dans toutes les contrées de la terre. Il inspirera l'humanité, la
12 commisération, la tendresse¹; on demandera qui il était, de
13
14 werden, Menschlichkeit wird er einflößen, Mitleiden,
15 Bärtlichkeit. Man wird fragen, wer er war, woher
16
17 quel pays, et on l'enviera à la France. Il a fait souffrir quelques
18
19 gebürtig, man wird Frankreich beneiden. Einige
20
21 êtres qui ne sont plus; auxquels nous ne prenons presque
22
23 Wesen haben durch ihn gelitten, die nicht mehr sind,
24
25 aucun intérêt; nous n'avons rien à redouter ni de ses vices ni
26
27 an denen wir beinahe keinen Theil nehmen. Wir
28
29 de ses défauts. Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la
30
31 haben nichts mehr zu fürchten, weder von seinen
32
33 Lastern, noch von seinen Fehlern. Besser wär' es
34
35 nature les vertus d'un homme de bien, avec les talents d'un
36
37 grand homme. C'est un arbre qui a fait sécher quelques
38
39 freilich gewesen, wenn die Natur zu den Talenten
40
41 eines großen Mannes auch die Gesinnungen des Recht-
42
43 schaffenen gegeben hätte. Er war ein Baum, der
44
45 arbres plantés dans son voisinage; qui a étouffé les plantes qui
46
47 croissaient à ses pieds; mais il a porté sa cime jusque dans la
48
49 einige in seiner Nachbarschaft gepflanzte Bäume ver-
50
51 dorren machte, der die Pflanzen erstickte, die zu seinen
52
53 Füßen wuchsen: aber seinen Gipfel hat er bis in die 20

nue; ses branches se sont étendues au loin; il a prêté son

Wollen erhoben, seine Äste sind weit verbreitet, seinen

ombre à ceux qui venaient, qui viennent et qui viendront se
reposer autour de son tronc majestueux; il a produit des fruits

Schatten hat er denen gegönnt, die kommen und
kommen werden, um an seinem majestätischen Thron
zu ruhen. Früchte des feinsten Geschmacks hat er

d'un goût exquis et qui se renouvellent sans cesse. Il serait à sou-

hergebracht und die sich immer erneuern. Freilich

haïr que de Voltaire eût encore la douceur de Duclos, l'ingé-
nuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé d'Olivet²; mais

könnte man wünschen, auch Voltaire wäre so sanft
wie Duclos, so offen wie der Abbé Trublet, so ge-
rade wie der Abbé d'Olivet; aber, da das nun einmal

puisque cela ne se peut; regardons la chose du côté vraiment

nicht sein kann, so laßt uns die Sache von der wahr-

intéressant; oublions pour un moment le point que nous

hast interessanten Seite betrachten. Laßt uns einen
Augenblick den Punct vergessen, wo wir im Raum

occupons dans l'espace et dans la durée; et étendons notre vue
sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées, et les

und in der Zeit stehen. Verbreiten wir unsern Blick
über künftige Jahrhunderte, entfernte Regionen, künf-

peuples à haïr. Songeons au bien de notre espèce. Si nous ne

tige Völker; denken wir an das Wohl unserer Gattung,

sommes pas assez généreux, pardonnons au moins à la nature
d'avoir été plus sage que nous.

und wenn wir hierzu nicht groß genug sind, verzeihen
wir wenigstens der Natur, daß sie weiser war als
wir.

Le point le plus important dans une traduction interlinéaire a toujours été depuis Brinsley l'ordre des mots. Donc, le premier aspect à étudier serait l'inversion. Viendront ensuite la transposition, puis la syntaxe dans l'ensemble et les défauts ou les écarts.

L'inversion

La première inversion:

In tausend Jahren wird er Thraenen entlocken
(4,6,7)

est syntaxiquement obligatoire. Mais il n'en est pas de même pour les autres qui vont suivre.

Il inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse. (8,9);

a été traduit par:

Menschlichkeit wird er einfloessen,
Mitleiden, Zaertlichkeit (10,11).

non seulement pour maintenir l'équilibre entre d'un côté "Menschlichkeit" et de l'autre "Mitleiden, Zaertlichkeit" - Remarquez l'allitération /M/ et l'assonance /keit/ - mais aussi pour créer un rythme très cadencé avec ce qui précède:

In tausend Jahren wird er...,
er wird..., wird er... (4-11).

Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu .(18)

a été rendu par:

Besser waer' es freilich gewesen (20,23)

Cette inversion stylistique met l'accent sur l'irrémediabilité d'un conditionnel passé, c'est-à-dire d'un irréel du passé. Cette tournure est plus rythmique et plus recherchée que:

"Freilich waere es besser gewesen..."

bien qu'elle cadre toujours dans la langue parlée du narrateur.

C'est un arbre...qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds; mais il a porté sa cime jusque dans la nue (22,26,27);

a été interprété comme:

Es war ein Baum...,der die Pflanzen erstickte, die zu seinen Füßen wuchsen: aber seinen Gipfel hat er bis in die Wolken erhoben (25,29,30,31);

L'inversion de "seinen Gipfel" produit un effet poétique en accentuant l'opposition de "Gipfel" à "Füßen" avec un "chiasme" rythmique:

Füssen wuchsen

aber seinen Gipfel

Considérée dans l'ensemble de toute la phrase cette inversion, suivie d'une autre inversion parallèle plus loin:

seinen Schatten hat er denen gegoennt

reproduit bien le parallélisme phonétique entre:

il a porté...(27) et
il a prêté...(31)

L'inversion suivante:

Früchte des feinsten Geschmack hat er
hervorgebracht...(37,39)

pour traduire:

il a produit des fruits d'un goût exquis (34,38)

est par contre apparemment moins motivée. Mais nous l'étudierons plus tard à propos de la transposition.

Dans la phrase qui suit:

Il serait à souhaiter que de Voltaire eût
encore...(38,40)

l'on pense que le français ne manquerait pas de mots de liaison, alors que c'est plutôt la traduction de

Goethe qui supplée à ce changement plutôt brusque de "il" se rapportant à "l'arbre" à "il" impersonnel

Freilich koennte man wunschen, auch Voltaire waere (39,42).

"Freilich" qui régit alors une inversion obligatoire est une charnière très souple. Les charnières abondent d'ailleurs chez Goethe (Schloesser, 1900 et 1971, 164s).

Des inversions que nous avons étudiées, celles qui ne sont pas obligatoires ont donc été dictées soit par le style général, soit par le rythme interne, ce qui ne contredit pas du tout la conception de la traduction de Goethe qui veut reproduire l'original tel quel.

La transposition

Mais un autre procédé de traduction, la transposition, cadre-t-il bien dans cette version interlinéaire?

La transposition est un "procédé qui consiste à faire correspondre à un signifié de la langue de départ un signifié de la langue d'arrivée qui relève d'une classe de substitution linguistique différente" (Kahn, 1971-72, 29). Kahn établit cinq sortes de transposition dans sa classification (Kelly, 1979,

158) qui sont les suivantes:

1. Changement de classe de mots
2. Changement de catégorie grammaticale
3. Changement de fonction syntaxique
4. Changement de rapport syntaxique
5. Changement de plan ou de compartiment de langue (Kahn, 1971-72, 21s.).

Les exclamations de toutes sortes sont souvent adaptées, transposées pour donner plus de vivacité à la langue parlée (Schloesser, 189).

D'accord (1)

Ganz recht! (3)

Cette transposition correspondrait au changement de classe de mots qui est la transposition numéro 1 dans la classification établie par Kahn (31-32).

Dans la construction suivante:

Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus (12,14)

l'actif est maintenu dans la traduction au dépens du sujet qui devient alors agent (transposition no 3. de Kahn (38-40) - changement de fonction syntaxique):

Einige Wesen haben durch ihn gelitten, die nicht mehr sind (13,15).

Cette construction est obligatoire, car une tournure comme "er hat einige Wesen leiden lassen" = "il a fait

souffrir quelques êtres" serait incorrecte, étant donné que dans cette dernière phrase, "il" ne serait plus l'agent actif et n'aurait "péché" que par omission et non par intervention directe. Il serait intéressant à ce propos d'étudier la restitution de l'original par Saur et Saint-Geniès à partir de la traduction de Goethe (Back-translation). Mais malheureusement nous ne disposons pas de ce volume.

Une autre transposition de l'agent au sujet a lieu dans la phrase suivante:

Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la nature les vertus d'un homme de bien, avec les talents d'un grand homme (18,21,22).

Besser waer' es freilich gewesen, wenn die Natur zu den Talenten eines grossen Mannes auch die Gesinnungen des Rechtschaffenen gegeben haette (20,23,24,25).

Ce changement de fonction syntaxique (transposition Kahn no 3) est en même temps un changement de plan de langue (transposition no 5): l'emphase de "il eût reçu" (sens passif) a été déplacée vers "die Natur haette gegeben" (sens actif), et la proposition substantive sujet introduite par "que" est devenue une subordonnée conditionnelle introduite par "wenn". Une traduction mot-à-mot donnerait:

...Wenn er von der Natur die Talente eines grossen Mannes zusammen mit den Gesinnungen eines

Rechtschaffenen bekommen haette.

et serait tout aussi idiomatique. Mais ce n'est pas l'idiotisme qui préoccupe Goethe. Il semble plutôt qu'il essaie de compenser la perte du chiasme:

homme de bien

grand homme

par un parallélisme qu'il met en valeur par un ajout "zu" et une modulation "auch":

zu den Talenten...

auch die Gesinnungen...

Au cours de cette transposition, Goethe fait tomber le sujet "il" du français, car il est implicite dans "eines grossen Mannes". Cette transposition qui donne un autre agencement à la phrase met mieux en valeur l'irréel du passé de la phrase, lequel a déjà été accentué par l'inversion stylistique en début de phrase (p.6).

[Ce style motive entre autres l'ajout de "mehr" dans:

Wir haben nichts mehr zu fürchten, weder von
seinen Lasten, noch von seinen Fehlern
(17,19,20),

correspondant à:

nous n'avons rien à redouter ni de ses vices ni

de ses défauts (16,18)]

Cet irréel du passé que le narrateur poursuit dans son énumération motive plus loin une autre sorte de transposition (changement de catégorie grammaticale en même temps que de rapport syntaxique: Kahn no 2 et 4).

Il serait à souhaiter que de Voltaire eût encore la douceur de Duclos, l'ingénuité de... (38,40,41)

Freilich koennte man wunschen, auch Voltaire waere so sanft wie Duclos, so offen wie... (39,42,43)

où la subordonnée est devenue une juxtaposée. Schloesser (1900 et 1971) classe ce procédé de traduction, qui selon lui est employé à plusieurs reprises par Goethe, sous un groupe à part, qui consiste en modifications pour allonger ou raccourcir la phrase (153,165). Schloesser ne donne pas de raison à cette constatation. Il y en a une justement qui est basée sur l'approche interlinéaire de Goethe. Goethe a préféré la construction juxtaposée à la subordonnée parce que celle-ci aurait mis obligatoirement le verbe à la fin:

...dass Voltaire so sanft wie Duclos waere

ou à la rigueur

...dass Voltaire so sanft waere wie Duclos,

ce qui interromperait le rythme de l'énumération:

...la douceur de Duclos, l'ingénuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé d'Olivet (40,41)

...so sanft wie..., so offen wie..., so gerade wie... (42,43,44),

et pire encore ce qui aurait bouleversé l'ordre des mots du français que Goethe tient à garder (cf. Batteux plus haut). Nous avons là un procédé recommandé aussi par Tolman:

The translator must so arrange his words as to preserve emphasis even at the sacrifice, if needs be, of grammatical construction (1901, 59).

Chez Goethe, c'est donc la structure rhétorique qui l'emporte sur les contraintes grammaticales. L'adverbe "auch", tenant lieu de conjonction "dass" est si accentué qu'à lui seul, il rend aussi l'adverbe "encore", car "auch Voltaire waere noch so sanft" aurait par sa redondance dilué l'impact de cette construction transposée à escient.

C'est dans ce sens aussi que découvre Kelly une parenté entre la "grammatical translation" de Brinsley et l'"Interlinearversion" de Goethe quelque cent cinquante ans plus tard (Gram. not Sent., 8).

Le fait que Goethe suit de près l'original est aussi

visible dans la construction suivante:

Früchte des feinsten Geschmacks hat er
hervorgebracht und die sich immer erneuern (37,
39).

Cette construction asymétrique, juxtaposant un complément déterminatif à une proposition subordonnée relative (Schloesser, 181) correspond exactement à l'original, ce que Schloesser qualifie de gallicisme (153). Mais c'est justement cela que vise Goethe dans sa traduction.

La transposition suivante:

...pardonnons au moins à la nature
d'avoir été plus sage que nous. (56, 57)

...verzeihen wir, wenigstens, der Natur,
dass sie weiser war als wir (58, 59, 60)

est considérée par Schloesser comme une adaptation heureuse (154). Cette transposition correspondrait au changement de rapport syntaxique selon le classement de Kahn (transposition no 4). Schloesser constate que Goethe change souvent la proposition infinitive en subordonnée même là où il aurait pu la garder à l'infinitif. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait dans ce cas précis?

Si nous avions:

"... Verzeihen wir wenigsten der Natur,
weiser gewesen zu sein als wir.",

non seulement la construction "gewesen zu sein" serait
plus lourde, mais - ce qui est plus grave - nous
aurions perdu l'allitération de /w/

weiser war als wir

qui donne un très beau rythme à la phrase.

Cette transposition donc, loin de s'éloigner de
l'original, a été plutôt motivée par l'original même
qui ne contient que des mots de une à deux syllabes

...d'avoir été plus sage que nous
2 2 1 1 1 1

ce qui correspond harmonieusement à

...dass sie weiser war als wir.
1 1 2 1 1 1,

L'accent sur "war" vient après le mot bisyllabique
"weiser" tout comme l'accent sur "plus" vient après
"été". Une construction infinitive:

...weiser gewesen zu sein als wir.
2 3 1 1 1 1

qui serait a priori littérale disloquerait ce rythme
auquel Goethe est sensible. La littéralité pour

Goethe ainsi que l'approche herméneutique que nous avons vu plus haut consiste à reproduire la structure formelle de l'original qui réside soit dans l'ordre des mots, soit dans le rythme de la phrase, et non dans un mot-à-mot servile qu'a aussi réfuté Bonnefoy ci-dessus. Nous constatons donc ici que la systématisation de Kahn n'est pas exhaustive en ce sens qu'il oublie la catégorie la plus importante qui est la transposition du rythme et des structures phoniques de l'original. Cette transposition est pourtant celle qui motive au fond toutes les transpositions entreprises par Goethe pour reproduire l'original.

Car traduire pour Goethe serait la reproduction de la forme, la lettre qui entraînerait à sa remorque le contenu. Et coller ainsi à la lettre est considéré de nos jours comme traduire littéralement. C'est pour cela que d'après Kelly, Goethe qui traduit bien ne traduit pas littéralement (1979, 92) ou sa version n'est littérale qu'en apparence (191) et sa version interlinéaire est loin d'être une version scolaire pour apprendre une langue étrangère. Il a une technique linguistique particulière qui révèle une affinité avec l'auteur de l'original: l'atmosphère du Neveu de Rameau se retrouvera chez Werther (93).

Schloesser, pour sa part, qualifie de raides (steif) et non conformes au génie de l'allemand (undeutsch) (180) les passages où Goethe suit de trop près l'original. Goethe sacrifie volontiers la grammaire pour maintenir l'ordre du discours, tandis que Chateaubriand, comme nous allons le voir, ne procède pas de la même manière. Mais n'empêche que ces deux jugements, celui de Kelly et celui de Schloesser reposent sur le principe axiologique que littéral équivaut à calque et qu'un calque est forcément mauvais.

Abstraction faite des défauts mineurs soulevés plus haut, lesquels ont été aussi décelés par Schloesser, tous les deux critiques conviennent de la justesse de l'interprétation du Neveu de Rameau par Goethe. Sa traduction, sans parler de définition maintenant, est exacte, "exacte" dans le sens de Darbelnet (1970, 88-94) qui tranche le débat sur la "Traduction littérale ou traduction libre" par la traduction exacte. Mais l'aspect intéressant ici est justement la conception de Goethe lui-même qui ne vise pas l'exactitude ou la fidélité dans ce sens. Il recherche plutôt "die Nachbildung" dans le sens de Hoelderlin (Kelly, 1979, 48), qui, par une pénétration critique dans

l'original, essaie de capter "die reine Sprache". Pour faire de sorte que le signifiant engendre le signifié, Goethe a recours aux procédés que nous appelons "transpositions", "modulations" dans une analyse de surface. Ces procédés donnent l'impression d'une adaptation conforme au génie de la langue d'arrivée, mais ils sont, en fait, dans une structure profonde, des agencements plus subtils qui, comme nous l'avons vu, tendent à reproduire la lettre de l'original.

Nous aboutissons ici au débat sur la définition même de littéral. La pratique de Goethe de l'"Interlinearversion" répond donc bien à notre conception de la traduction littérale (comme celle collant à la lettre de l'original, la lettre étant le signifiant, tant au sens restreint du mot qu'au sens de rythme et d'agencement des mots qui constituent la forme du contenu).

La traduction que Goethe écarte, c'est la deuxième façon de traduire (la première, la mise en prose des épopées ou la traduction de la Bible de Luther, n'entrant pas ici en question), celle qui est non littérale mais ethnocentrique dans le sens de Berman:

...wo man sich in die Zustaende des Auslandes zwar zu versetzen, aber eigentlich nur fremden Sinn sich anzueignen und mit eignem Sinne wieder

darzustellen bemüht ist (Goethe, Stoerig, 36).

C'est ce qu'il appelle "parodie" - non dans le sens d'une imitation grotesque mais d'une imitation en honneur de l'auteur de l'original ou plutôt dans le sens de "paraphrase" (Schleiermacher) ou de "pastiche" et de "syncrétisme" (Berman), parce que cette traduction passe à côté de son principe fondamental qui est, dans la tradition de Herder, lequel a beaucoup influencé Goethe, la recherche de l'original. La fidélité pour Herder consiste à permettre que l'ordre des mots de l'original influe sur la structure de la langue d'arrivée (Kelly, 1979, 212). C'est cet aspect qui a été si bien réussi par Goethe dans sa propre traduction.

Quand Goethe emploie le terme "eingedeutschte Fremde" (Goethe, Stoerig, 37), il entend par là les auteurs étrangers, qui grâce à la traduction sont devenus accessibles au public allemand, pour l'enrichissement de la langue allemande. Ce terme s'opposerait implicitement à "verdeutschte Fremde", qui seraient les auteurs étrangers germanisés par l'appropriation de la traduction.

Cette fonction cognitive de la traduction prônée par Goethe dans le premier terme, sera reconnue plus d'un

siècle plus tard par Laugier qui conçoit qu'une traduction doit avoir une finalité sociale en permettant "à ceux qui ne lisent pas, par exemple, l'anglais ou le latin de les lire en français" (Laugier, 1976, 29).

B. Le paradis perdu de Milton traduit par Chateaubriand

Chateaubriand lui aussi est partisan de la traduction littérale.

La traduction littérale me paraît toujours la meilleure: une traduction interlinéaire serait la perfection du genre, si on lui pouvait ôter ce qu'elle a de sauvage

écrit-il dans son Avertissement précédant sa traduction du Paradis perdu de Milton (1863, 5).

La traduction littérale, selon Chateaubriand doit être différenciée du calque qui ne reproduit pas la même "prosodie".

Plus loin dans ses Remarques, il écrit encore: "Si je n'avais voulu donner qu'une traduction élégante du Paradis perdu, on m'accordera peut-être assez de connaissance de l'art pour qu'il ne m'eût pas été impossible d'atteindre la hauteur d'une traduction de cette nature, mais c'est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant et un poète pourront suivre sur le texte ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux (329). Le but de Chateaubriand est de "laisser le champ libre à l'interprétation" de ceux qui liront sa traduction

(329).

Chateaubriand justifie les constructions très osées qu'il a risquées en français avec l'argument que "du moins le lecteur pénètre ici dans le génie de la langue anglaise" (331). Il est convaincu que "la version littérale est ce qu'il y a de mieux pour faire connaître un auteur tel que Milton" (332).

Aussi allons-nous voir comment traduit Chateaubriand. Les éditions de référence sont pour John Milton, Paradise Lost, Paradise Regained, édition Grolier 1968 (dans la collection "The World's Great Classics"), Livre VII, pp 204-206, qui correspond presque exactement à la version anglaise en bas de la page de l'édition Furne et Cie., 1863 sur Chateaubriand, Essai sur la littérature anglaise, le Paradis perdu et poèmes traduits de l'anglais, excepté les "e" elliptiques des participes passés anglais ("he fram'd" au lieu de "he framed" dans l'édition Grolier) et les "H" majuscules pour "Heaven" et les "e" minuscules pour "earth" au lieu de l'inverse chez Grolier. Les deux textes ont été mis vis-à-vis.

“Again the Almighty spake: ‘Let there be lights
 High in the expanse of heaven to divide
 The day from night; and let them be for signs,
 For seasons, and for days, and circling years,
 And let them be for lights as I ordain
 Their office in the firmament of heaven,
 To give light on the Earth’; and it was so.

« Le Tout-Puissant parla encore.

« — Que des corps de lumière soient faits dans la haute étendue
 « du ciel, afin qu'ils séparent le jour de la nuit : et qu'ils servent de
 « signes pour les saisons et pour les jours et le cours des années, et
 « qu'ils soient pour flambeaux ; comme je l'ordonne, leur office
 « dans le firmament du ciel sera de donner la lumière à la terre ! »
 « — Et cela fut fait ainsi.

And God made two great lights, great for their use
 To man, the greater to have rule by day,
 The less by night altern; and made the stars,
 And set them in the firmament of heaven
 To illuminate the Earth, and rule the day
 In their vicissitude, and rule the night,
 And light from darkness to divide. God saw,
 Surveying his great work, that it was good.

« Et Dieu fit deux grands corps lumineux (grand par leur utilité
 « pour l'homme), le plus grand pour présider au jour, le plus petit
 « pour présider à la nuit. Et il fit les étoiles et les mit dans le fir-
 « mament du ciel pour illuminer la terre ; et pour régler le jour, et
 « pour régler la nuit dans leur vicissitude, et pour séparer la lu-
 « mière d'avec les ténèbres. Dieu vit, en contemplant son grand ou-
 « vrage, que cela était bon.

For of celestial bodies first the sun
A mighty sphere he framed, unlightsome first,
Though of ethereal mold; then formed the moon
Globose, and every magnitude of stars,
And sowed with stars the heaven thick as a field.

« Car le soleil, sphère puissante, fut celui des corps célestes qu'il
« fit le premier, non lumineux d'abord, quoique de substance
« éthérée. Ensuite il forma la lune globuleuse et les étoiles de
« toutes grandeurs : et il sema le ciel d'étoiles comme un champ.

Of light by far the greater part he took,
Transplanted from her cloudy shrine, and placed
In the sun's orb, made porous to receive
And drink the liquid light, firm to retain
Her gathered beams, great palace now of light.

« Il prit la plus grande partie de la lumière dans son tabernacle de
« nuée, il la transplanta et la plaça dans l'orbe du soleil, fait poreux
« pour recevoir et boire la lumière liquide, fait compacte pour re-
« tenir ses rayons recueillis, aujourd'hui grand palais de la lumière.

Hither, as to their fountain, other stars
Repairing, in their golden urns draw light,
And hence the morning planet gilds her horns;
By tincture or reflection they augment
Their small peculiar, though from human sight
So far remote, with diminution seen.

« Là, comme à leur fontaine, les autres astres se réparant, puisent
« la lumière dans leurs urnes d'or, et c'est là que la planète du ma-
« tin dore ses cornes. Par impression ou par réflexion ces astres
« augmentent leur petite propriété, bien que, si loin de l'œil hu-
« main, on ne les voie que diminués.

First in his east the glorious lamp was seen,
Regent of day, and all the horizon round
Invested with bright rays, jocund to run
His longitude through heaven's high road; the gray
Dawn and the Pleiades before him danced,
Shedding sweet influence.

D'abord dans son orient se
« montra le glorieux flambeau, régent du jour; il investit tout
« l'horizon de rayons étincelants, joyeux de courir vers son occident
« sur le grand chemin du ciel: le pâle crépuscule et les pléiades for-
« maient des danses devant lui, répandant une bénigne influence.

Less bright the moon,
But opposite in leveled west was set
His mirror, with full face borrowing her light
From him, for other light she needed none
In that aspect, and still that distance keeps
Till night; then in the east her turn she shines,
Revolved on heaven's great axle, and her reign
With thousand lesser lights dividually holds,
With thousand thousand stars, that then appeared
Spangling the hemisphere. Then first adorned
With their bright luminaries that set and rose,
Glad evening and glad morn crowned the fourth day.

« Moins éclatante, mais à l'opposite, sur le même niveau dans
« l'ouest, la lune était suspendue; miroir du soleil, elle en em-
« prunte la lumière sur sa pleine face; dans cet aspect, elle n'avait
« besoin d'aucune autre lumière, et elle garda cette distance jusqu'à
« la nuit; alors elle brilla à son tour dans l'orient, sa révolution étant
« accomplie sur le grand axe des cieux: elle régna dans son divi-
« sible empire avec mille plus petites lumières, avec mille et mille
« étoiles. Elles apparurent alors semant de paillettes l'hémisphère
« qu'ornaient, pour la première fois, leurs luminaires radieux qui
« se couchèrent et se levèrent. Le joyeux soir et le joyeux matin
« couronnèrent le quatrième jour.

Chateaubriand a travaillé trente ans à sa traduction du "Paradise Lost" de Milton (4). Cet immense poème biblique (1667-1674) de plus de dix milles vers, traite en douze chants la révolte des anges contre Dieu, la création du monde et d'Adam et Eve, leur paradis perdu à la suite de la tentation de Satan et le rôle machiavélique de celui-ci. L'extrait précédent, tiré du livre VII, raconte le quatrième jour de la Genèse du monde par Dieu ³⁶.

Les modulations.

L'on convient que Chateaubriand a un vocabulaire assez poétique lorsqu'il rend Milton par les modulations suivantes:

lights:	flambeaux
surveying:	contemplant
cloudy:	de nuée
firm:	compacte
gathered:	recueillis
tincture:	impression
lamp:	flambeau
gray:	pâle
shedding:	répandant
sweet:	benigne (faux sens de nos jours)
was set:	était suspendue (contre-sens)
spangling:	semant de paillettes.

L'ordre des mots

³⁶ Comparer à la version autorisée de la Bible (Genesis I. 14-17)

Mais la première chose qui frappe, c'est que contrairement à Goethe, Chateaubriand ne suit pas l'ordre des mots de l'original, purement par option et non par servitude ³⁷; et le fait de ne pas suivre l'ordre des mots lui fait parfois perdre l'impact de Milton et le rythme du vers, même si l'on fait abstraction de la forme de la prose dans laquelle il a rendu le poème, et compte tenu même de la langue du XIXe siècle.

Dans les vers suivants:

To illuminate the earth, and rule the day
In their vicissitude, and rule the night

(Pour illuminer la terre et régler le jour
Dans leur vicissitude et régler la nuit),

Chateaubriand, par peur de devenir "inintelligible" comme il dit (5), a dû inverser "leur vicissitude" après "rule the night":

...pour illuminer la terre, et pour régler le jour, et pour régler la nuit, dans leur vicissitude,...

à cause du pronom possessif "their" impersonnel en anglais, mais dont le rapport ne serait pas clair en français. Pourtant "vicissitude" ici ne se rapporte

³⁷ cf. Vinay/Darbelnet, 1955 et 1977, pp. 31 et 201.

pas à la nuit où l'on se repose après les vicissitudes du jour, d'autant plus qu'elle est séparée de la nuit par une virgule et une conjonction de coordination "and". On pourrait à la rigueur changer "leur" en "les".

Dans la tournure suivante:

...then formed the moon
Globose, and every magnitude of stars

(Ensuite il forma la lune globuleuse et toutes les magnitudes des étoiles)

Chateaubriand a traduit:

Ensuite il forma la lune globuleuse et les étoiles de toutes grandeurs.

"Magnitude" est un terme technique pour désigner le nombre caractérisant l'éclat relatif apparent d'un astre. Mais comme il n'est apparu qu'en 1915 (Le Petit Robert) Chateaubriand a employé le mot "grandeur". "Grandeur" aurait pu garder son acception de terme technique s'il avait la même collocation qu'en anglais (toutes les grandeurs des étoiles). Mais comme Chateaubriand a changé l'ordre des mots pour "faire plus français", "les étoiles de toutes grandeurs" pourrait tout aussi bien n'avoir que le sens de "stars in every size", ce qui n'est non seulement plus technique, mais aussi moins poétique. La transposition

de Chateaubriand n'a donc pas été motivée par un impératif artistique mais plutôt par un impératif langagier ethnocentrique qui contredit sa propre théorie de la traduction littérale.--

L'ordre des mots suivant:

For of celestial bodies first the sun
A mighty sphere he framed, unlightsome first,
Though of ethereal mold;...

(Car des corps célestes le premier fut le soleil
qu'il modela en sphère puissante, non lumineuse
d'abord quoique de substance éthérée;...)

n'a pas été suivi par Chateaubriand:

Car le soleil, sphère puissante, fut celui des
corps célestes qu'il fit le premier, non lumineux
d'abord, quoique de substance éthérée.

L'inversion "of celestial bodies" met pourtant en relief "the sun" qui a été créé le premier. En plus "A mighty sphere" est attribut de "the sun" et non épithète comme l'a interprété Chateaubriand parce qu'il est au même niveau de "he framed" (dans le même vers) auquel il se rapporte, et non au niveau de "the sun" (au vers précédent). On pourrait même accentuer cet attribut en gardant la deuxième inversion.

Qu'en sphère puissante il modela...

Ce changement de catégorie grammaticale (Kahn,

transposition no. 2) dilue sans nécessité la concision
(un "celui" en trop) dans l'économie du discours.

Dans un autre passage:

Of Light by far the greater part he took,
Transplanted from her cloudy shrine, and place
In the sun's orb,...

(De la lumière il prit la plus grande partie, la
transplanta de son tabernacle de nuée et la plaça
dans l'orbe du soleil...)

Chateaubriand donne l'interprétation suivante:

Il prit la plus grande partie de la lumière dans
son tabernacle de nuée, il la transplanta et la
plaça dans l'orbe du soleil...

Il est certain que s'il a enlevé la lumière de son
tabernacle de nuée, c'est de là qu'il l'a prise. Mais
cette transposition (changement de fonction syntaxique,
d'après Kahn) est-elle nécessaire?

La version de Chateaubriand contient peut-être une
petite allitération /pl/ dans les deux verbes mis côte-
à-côte

il la transplanta et la plaça,

mais elle contient aussi un "il" en trop un "dans" au
lieu de "de", et pire encore elle aplanit l'inversion
poétique:

Of light...

car la lumière joue un rôle important dans ce passage de la création du soleil, de la lune et des étoiles.

Nous passons sur deux autres inversions, non respectées mais qui n'a pas trop de répercussions sur la tonalité du message:

...Regent of day, and all the horizon round
Invested with bright rays, jocund to run
his longitude through Heaven's high road; the gray

(...Regent du jour, et tout l'horizon autour il
investit de rayons étincelants, joyeux de courir
toute sa longitude à travers le grand chemin du
ciel;)

Chateaubriand a d'abord enlevé la conjonction de
coordination "and"

régent du jour; il investit tout l'horizon de
rayons étincelants, joyeux de courir vers son
occident sur le grand chemin du ciel: le pâle...

et il a interprété tout le trajet du soleil comme
allant vers son couchant. Le résultat de l'action
("occident") est une adaptation française du parcours
lui-même (His longitude) qui est plus anglais.

La deuxième inversion est:

Hither, as to their fountain, other stars
Repairing, in their golden urns draw light

Nous relevons ici un non-sens dans "se réparant" pour traduire "to repair" qui est un mot poétique pour "to go", et plus loin un ajout dans:

with diminution seen
on ne les voit que diminués

au lieu du simple:

on les voit diminués.

Par contre, le non-respect de l'ordre des mots suivent a produit chez Chateaubriand un contre-sens assez grave:

...Less bright the moon,
But opposite in leveled west was set
His mirror, with full face borrowing her light
From him, for other light she needed none
In that aspect, and still that distance keeps
Till night;...

(...Moins éclatante la lune,
mais à l'opposite, sur le même niveau dans l'ouest
se couchait
Son miroir, sur sa pleine face empruntant de lui
sa lumière, car d'autre lumière elle n'en a point
besoin pour cela, et immobile elle garde cette
distance jusques dans la nuit...)

Dans la version de Chateaubriand:

Moins éclatante, mais à l'opposite, sur le même
niveau dans l'ouest, la lune était suspendue;
miroir du soleil, elle en emprunte la lumière sur
sa pleine face; dans cet aspect, elle n'avait
besoin d'aucune autre lumière, et elle garda cette
distance jusqu'à la nuit...

le sujet de "was set" est "the moon" alors qu'en réalité c'est "His mirror" (qui est le soleil). En outre la relation de causalité exprimée par "for" = "car":

From him, for other light she needed one
In that aspect...

a été ignorée par Chateaubriand. Deux points ":" auraient tenu lieu de conjonction indiquant la causalité, mais c'est un point virgule ";" que l'on trouve ici. En plus, pour quelle raison donc Chateaubriand fait-il une inversion ici qui n'existe pas dans l'original?

Et il passe outre "still" qui renforce pourtant l'espace ("that distance") par opposition au temps ("till night").

Une transposition de

Revolved on Heaven's great axle,

à:

sa révolution étant accomplie

(changement de catégorie grammaticale, Kahn, no. 2) qui fait d'un participe adverbial un ablatif absolu,

aplanit un peu l'action du sujet "the moon". Notre
transposition au contraire:

en accomplissant sa révolution

garde une phrase plus liée avec le même sujet, le verbe
à l'actif pour rendre le passif anglais relevant ici
d'une servitude du français pour exprimer "revolved".

(Puis dans l'orient à son tour elle brille,
accomplissant sa révolution sur le grand axe des
cieux...)

A propos de contre-sens engendré par le non-respect de
l'ordre des mots dans le passage suivant:

...and her reign
With thousand lesser lights dividually holds,
With thousand thousand stars, that then appeared
Spangling the hemisphere...

(et son règne parmi mille plus petites lumières
elle tient à part
(avec mille plus petites lumières elle tient
partagé)
parmi (avec) mille et mille étoiles, qui
apparurent alors
semant de paillettes l'hémisphère...)

La version de Chateaubriand est flagrante:

elle régna dans son divisible empire avec mille
plus petites lumières, avec mille et mille
étoiles! elles apparurent alors semant de
paillettes l'hémisphère...

Chateaubriand, interprétant que dans

her reign...dividual holds

"her reign" est le sujet (le nominatif), a fait un changement de catégorie grammaticale à

elle régna dans son divisible empire,

ce qui ne fait pas de sens. "Her reign", en inversion ici encore, est le complément d'objet direct (l'accusatif) de holds qui a pour sujet "the moon" huit vers plus haut. D'ailleurs sous "dividual", mot archaïque (au sens 3 de Webster), signifiant:

divided among or shared by a number of,

le Webster's Third New International Dictionary, Unabridged, 1976, donne pour exemple ce passage de Milton:

the moon...her reign with thousand lesser lights.
dividual holds (663).

C'est donc la lune qui tient son règne partagé avec mille plus petites lumières et non qui

règne (reign) dans son (her) divisible (dividual) empire (holds).

Toute la transposition de Chateaubriand, qui bouleverse l'ordre des mots original, fausse en même temps non seulement la description mais aussi le sens de Milton.

L'on pourrait ici répliquer à Darbelnet, qui reproche

à la traduction littérale de constituer parfois un contre-sens parce qu'elle relève des faux amis de structure (1970, 90), que ce genre de contre-sens est motivé par une mauvaise connaissance de la langue de départ alors que celui de Chateaubriand provient du non-respect de l'ordre des mots de la langue de départ dans un but ethnocentrique. Voilà encore un argument à l'appui de Brinsley et de Batteux qui ont préconisé l'ordre naturel des mots lequel a été respecté même par Goethe vu plus haut.

Il est à remarquer que les verbes

she... keeps
she shines
dividual holds

sont ici au présent, en contraste avec tous les autres verbes précédents et suivants au prétérit, dans le but de rehausser la particularité de la lune. Pourquoi donc ne pas garder aussi le présent en français?

Dans les trois derniers vers:

Spangling the hemisphere: then first adorned
With their bright luminaries that set and rose,
Glad evening and glad morn crowned the fourth day.

(Semant de paillettes l'atmosphère. Puis pour la première fois ornés de leurs luminaires radieux qui se couchèrent et se levèrent, le content soir et le content matin couronnèrent le quatrième jour).

Chateaubriand relie d'une façon injustifiée "hemisphere" à "adorned" qui sont pourtant séparés par "then" et deux points ":" (dans son édition):

...semant de paillettes l'hémisphère qu'ornaient pour la première fois, leurs luminaires radieux qui se couchèrent et se levèrent. Le joyeux soir et le joyeux matin couronnèrent le quatrième jour.

alors que c'est "glad evening" et "glad morning", situés deux vers plus loin, qui se rapportent à "adorned". Encore une fois Chateaubriand est passé à côté du sens qui fait partie intégrante de l'ordre des mots si primordial chez Milton. Là encore une fois, nous ne pouvons que donner raison à Brinsley et à Batteux.

Dans ce court extrait que nous avons étudié, Chateaubriand ne suit presque jamais les inversions de Milton et en fait lui-même quand Milton ne les fait pas. Sa pratique de la traduction ne répond donc pas du tout à ses propres critères de la traduction littérale.

Contrairement à Goethe qui travaille sur les deux plans, celui du signifiant et celui du signifié, Chateaubriand lui ne travaille que sur le plan du signifié, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de se

retrouver avec des contre-sens quand il s'attache trop à la clarté de la langue d'arrivée. Ces contre-sens ont été engendrés surtout par une mauvaise coupure des unités sémantiques ou disons, une division fautive des unités de traduction, qui elle découle la plupart du temps de son manque de respect envers l'ordre des mots de l'original.

Presque toutes les transpositions qu'il effectue dans ce court passage entraînent un changement lexical et sémantique et ne sont la plupart du temps justifiables qu'au point de vue de l'adaptation à la langue d'arrivée, ce qui contredit alors la propre conception de Chateaubriand sur la traduction littérale.

Il faudrait peut-être étudier toute la traduction du poème pour prouver que notre jugement est statistiquement valable, car à en croire ce que Chateaubriand a cité dans ses Remarques (329-341), sa traduction essaie de faire ressortir le signifiant de Milton tant il croit au pouvoir créateur du mot. En effet le tout début du Livre I:

Of Man's first disobedience, and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world, and all our woe,
With loss of Eden, till one greater Man
Restore us, and regain the blissful seat,
Sing, Heavenly Muse...(5)

traduit par Chateaubriand:

La première désobéissance de l'homme et le fruit de cet arbre défendu, dont le mortel goût apporta la mort dans le monde, et tous nos malheurs, avec la perte d'Eden, jusqu'à ce qu'un homme plus grand nous rétablît et reconquit le séjour bienheureux, chante, Muse céleste!... (344)

correspond bien à sa propre conception de la traduction littérale qui équivaut à l'"Interlinearversion" de Goethe.

"Chateaubriand has caught the Latinate, Biblical flavour of Milton's English not only in the shape of his words, but also in dignified and heavy balance of his prose" (Kelly, 93) ³⁸, critique qui ne correspond malheureusement pas à l'extrait que nous avons étudié.

Dans cet extrait Chateaubriand a changé tout l'ordre de présentation de Milton vers une rationalisation plus française et répond par là plus à la définition de traduction ethnocentrique donnée par Berman qu'à la sienne propre sur la traduction littérale.

³⁸ Cf. aussi Steiner sur Chateaubriand à ce propos (1975, pp. 316-318): "Chateaubriand's translation, in a highly cadenced prose, is based on a coherent strategy. Its motion is one of diachronic reversal: it seeks to work upstream to the philological and cultural sources common to Milton's epic and to classic French." (p. 317).

Comme la traduction littérale est un choix entre le discours (aspect rhétorique) et la grammaire (aspect syntaxique), l'un des problèmes de Chateaubriand réside dans le fait qu'il considère la traduction littérale comme un problème de grammaire, qu'il ne peut résoudre sans finir par être "ethnocentrique" par respect de la langue d'arrivée, alors que Goethe par contre donne la primauté à la structure rhétorique et n'hésite pas à sacrifier la grammaire pour garder l'ordre de présentation de l'original. Cette attitude rejoint celle de Brinsley et de Batteux qui préconisent aussi le niveau du discours avec leur ordre naturel des mots.

C. - Traduction d'un passage de O'Faolain

Comme autre exemple de traduction littérale nous allons étudier maintenant un passage de Sean O'Faolain (1976) traduit par nous-mêmes.

Dans "An Inside Outside Complex"⁴⁰ le ménage de Bertie et Maisie ne marche pas bien. Leur entourage fait des commérages sur eux; les femmes surtout défendent Maisie.

They took Maisie's part. A fine, natural countrywoman, they said; honest as the daylight; warm as toast if you did not cross her, and then she could handle her tongue like the tail end of a whip; a woman who carried her liquor like a man; as agile at Contract as a trout; could have mothered ten and would never give one to Bertie, whom she had let marry her only because she saw he was the sort of weakling who always wants somebody to lean on; and did not find out until too late that he was miles away from what every woman really wants, which is somebody she can rely on. Their judgment made him seem much less than he was, her much more (75).

Nous avons dans la traduction suivante suivi fidèlement l'ordre des mots, comme l'ont préconisé Batteux et Tolman et comme a procédé Goethe, car l'ordre des mots a aussi un sens:

⁴⁰ Edition de Foreign Affairs and Other Stories, Boston/Toronto 1976, pp. 55-80

Elles prirent le parti de Maisie. Une brave femme de la campagne, naturelle, disaient-elles, honnête comme la lumière du jour, chaude comme une caille si vous ne la contrecarriez pas, sinon elle serait capable de manier sa langue comme le bout d'un fouet; une femme qui levait le coude comme un homme; aussi habile au bridge qu'une truite; qui pourrait donner naissance à dix enfants et n'en donnerait aucun à Bertie, qu'elle n'avait consenti à épouser que parce qu'elle voyait en lui l'un de ces faiblards qui ont toujours besoin de quelqu'un sur qui s'appuyer, et ne s'était pas aperçue avant qu'il ne soit trop tard qu'il était bien loin de ce que toute femme veut en réalité, à savoir quelqu'un sur qui elle peut compter. Leur jugement le faisait paraître lui, beaucoup moins qu'il n'était et elle, beaucoup plus qu'en réalité.

Ces commères, qui agrandissent l'image de Maisie avec un certain féminisme et rapetissent celle de Bertie, ne peuvent pas décrire Maisie comme une femme qui veut dominer un homme, comme l'on serait tenté de comprendre en lisant le passage suivant hors de son contexte:

...whom she had let marry her only because she saw he was the sort of weakling who always wants someone to lean on.

D'ailleurs selon ces femmes, ce que toute femme veut en réalité, c'est quelqu'un sur qui s'appuyer:

...what every woman really wants, which is somebody she can rely on.

Une analyse componentielle conçue non au plan lexical,

mais au plan discursif ⁴¹ nous donnerait deux noyaux sémantiques consécutifs autour desquels gravitent les spéculations des commères pour expliquer pourquoi Maisie s'est laissée épouser par un faiblard comme Bertie:

/1/ (she saw that) he was a weakling
/2/ she did not find out on time (that he was a weakling);

alors que l'ordre logique des choses serait:

whom she had let marry her because she did not find out on time /2/ that he was a weakling /1/.

Elle ne l'a pas épousé parce qu'elle voyait en lui un faiblard, ce qui serait un contresens, mais elle l'a épousé justement parce qu'elle ne s'est pas aperçue à temps qu'il était un faiblard. Cette figure rhétorique, l'hysteron-proteron⁴² qui inverse l'ordre

⁴¹ L'analyse componentielle qui a préoccupé de nombreux linguistes comme Katz et Fodor a été par la suite définie par Eugene Nida et Charles Taber dans The Theory and Practice of Translation, E.J. Brill, Leiden 1969 et 1982, p. 199: comme "that part of the analysis of a text which aims at discovering and organizing the SEMANTIC COMPONENTS of the words". Elle a été ensuite reprise par Peter Newmark dans Approaches to Translation, Pergamon Press, Oxford, 1981, pp. 22-31: "componential analysis...concentrates on the nucleus of the meaning" (p.28). Nous développons ce concept sur une base discursive/syntaxique plus large.

⁴² Du genre de:
"Votre mari est mort et vous laisse saluer" (Goethe, FAUST-I, La maison de la voisine).

Cette figure de style dont le nom grec est gardé en allemand (Ivo Braak, Poetik in Stichworten, Ferdinand Hirt, Kiel, 1965)

logique des événements a été maintenue dans la traduction, afin de mettre en valeur l'ordre des mots de l'original. Dans cet hysteron-proteron nous retrouvons à une petite échelle le bouleversement de toute chronologie linéaire qui caractérise peut-être, depuis l'exploration de l'inconscient par Freud, le "modernisme" du récit, d'autant plus qu'il s'agit ici d'une nouvelle psychologique.

Ici, il ne s'agit surtout pas, sous prétexte d'alléger la longue phrase, de la tronquer par exemple par un point-virgule en éliminant la conjonction "and":

...une femme que savait boire comme un homme...; qui pourrait donner naissance à dix enfants, mais qui n'en donnerait aucun à Bertie, qu'elle n'avait consenti à épouser que parce qu'elle voyait en lui l'un de ces faiblards...; une femme qui s'est aperçue trop tard qu'il était aux antipodes de ce que toute femme veut en réalité...

car la conjonction "and" (did not find out) est l'axe sur lequel pivotent les deux propositions inversées.

Batteux a aussi déconseillé de couper les longues phrases (règle 3). Au sujet d'une longue phrase de

et dont la traduction en espagnol est "histerologia", n'a pourtant pas de dénomination ni en anglais, ni en français. (Le Nomenclator litterarius, Edidit W.v. Ruttkowski, Francke Verlag, Bern et Munich, la définit comme:

E : rhetorical figure reversing the natural or logical order of events,

F : figure de rhétorique renversant l'ordre naturel ou logique des événements.)

Cicéron (122 mots), qu'il a traduite avec toutes ses subordonnées, il écrit: "...si on coupait, les membres cesseraient d'avoir les mêmes formes et les mêmes regards, et le traducteur serait infidèle" (1967, 514).

Comme l'a constaté Bonnefoy plus haut, la traduction littérale se justifie, non pas à un niveau du mot-à-mot primaire ou d'un calque hâtif à partir de "l'accompli" (255), mais bien à un stade ultérieur, après avoir revécu "l'élan qui fait naître la phrase" (255), à la suite de l'appréhension de la structure globale par l'analyse componentielle entre autres. A l'extrême, le traducteur doit-il respecter la structure complexe du texte de départ ou rectifier les ruptures de syntaxe, les défauts de concordance de temps, les fautes d'accord? a demandé le comte Entico Cicogna à Gabriel Garcia Márquez à propos de la nouvelle "Paradiso" du Cubain José Lezama Lima qu'il devait traduire en italien. Garcia Márquez a répondu à Cicogna qui est aussi son traducteur:

Mi opinion era que debia conservarlos, de modo que la obra pasara al otro idioma tal como era, no solo con sus virtudes, sino también con sus defectos. Era un deber de lealtad con el lector en el otro idioma.⁴³

Le traducteur doit conserver tout ce qui est dans

⁴³ Gabriel Garcia Márquez, "Los pobres traductores buenos", L'INTERPRETE, no 2-3, 1982, pp.8-10.

l'original, de façon que l'oeuvre passe dans l'autre langue telle qu'elle était, non seulement avec ses qualités mais aussi avec tous ses défauts. (En fait, un manque de conformité à la langue usuelle est-il un défaut?). Pour Garcia Marquez c'est un devoir de loyauté envers le lecteur de la langue d'arrivée. Ce qui nous renvoie à cette comparaison de Schleiermacher sur la réplique du lecteur de la langue d'arrivée au traducteur qui lui aurait présenté un livre tel que l'auteur original l'aurait écrit s'il avait lui-même écrit dans cette langue: je te suis aussi obligé que si tu m'avais apporté le portrait de cet homme tel qu'il aurait eu l'air si sa mère l'avait conçu avec un autre père:

Ja was will man einwenden, wenn ein Uebersetzer dem Leser sagt, Hier bringe ich dir das Buch, wie der Mann es würde geschrieben haben, wenn er es deutsch geschrieben haette; und der Leser ihm antwortet, Ich bin dir eben so verbunden, als ob du mir des Mannes Bild gebracht haettest, wie er aussehen würde, wenn seine Mutter ihn mit einem andern Vater erzeugt haette? (Schleiermacher, Staerig, 65).

La loyauté envers le lecteur de la traduction, c'est justement la "visée éthique" de Berman qui sous-tend tout cet essai.

CONCLUSION

Définition d'une traduction littérale

Le traducteur remplirait dans ce sens l'unique fonction de "transmission" et non pas celle de "création" qu'il s'est arrogée par sa re-création "hypertextuelle" et qui lui a valu la condamnation de son activité (Berman, 110):

Traduire n'est pas créer (123).

C'est "übertragen" dans le sens de transfert de Buber en donnant toute la primauté à la langue de départ, déformant, s'il le faut, la langue d'arrivée par "loyauté envers le lecteur de la traduction, dans une nouvelle finalité sociale" (Laugier, 29).

En effet c'est une question de perspective:

A translator moulds his image of translation by the function he assigns to language (Kelly, 1979, 4).

Paradoxalement, si le traducteur croit au pouvoir créateur du langage, il fera oeuvre de "transmission", opération par laquelle son travail laissera toute sa

trace, alors que s'il est partisan de la théorie instrumentale du langage et qu'il ne croit pas au pouvoir créateur de langage, il voudra jouer le rôle de "création" dans sa rédaction "hypertextuelle" en donnant une importance à la captation du sens et à la transformation littéraire, mais en s'effaçant pourtant derrière son propre travail. Mais la captation du sens ne tient-elle pas pour acquis que le sens est dérivé de la forme du langage dont l'importance est mise en relief par le traducteur littéral?

En voulant "créer" le traducteur ethnocentrique doit se faire oublier parce qu'il ne doit laisser aucune trace de la langue d'origine dans sa traduction écrite dans une langue normative (Berman, 114), alors que n'ayant d'autre ambition que celui de "transmettre" il va affirmer sa présence légitime et nécessaire, sinon indispensable, ce qui lui rendra peut-être tout le prestige qu'il n'a pourtant jamais vraiment eu.

Paradoxalement aussi, l'œuvre de création du traducteur ethnocentrique, dans son accaparement du signifié, dans son appropriation du sens, consiste à chercher ce qui est déjà là (une élégante expression dans sa langue par exemple), ce qui lui donne - malgré toute la richesse de sa langue - un cadre plus restreint par rapport au traducteur littéral, qui lui,

par sa fonction de transmission va, par contre, innover en matière de langue. Ce dernier restaure ainsi la "fonction cognitive" de la traduction en concevant le signifiant comme en partie son propre signifié. Il tient compte dans sa traduction non seulement du signifié, mais il essaie surtout de reproduire le signifiant qui, pour lui, a aussi un sens. "Signifiant", que Berman appelle aussi "la lettre" (113, 119), ne s'entend pas seulement comme la représentation morphologique extérieure du signe, mais aussi comme toute la structure formelle de la langue telle que le rythme et l'ordre de présentation des idées.

Donc par une réflexion purement mathématique, la traduction littérale, qui essaie de reproduire le signifiant et le signifié en même temps (2 aspects du texte) est supérieure à la traduction ethnocentrique, qui ne veut qu'annexer le signifié (1 seul aspect du texte). Mais nous n'avons pas l'intention ici de juger et de verser alors dans cette attitude axiologique que nous avons condamnée au début, mais seulement de rétablir la traduction littérale à sa propre valeur, qui est fondée tant au point de vue philosophique (morale et esthétique) qu'au point de vue historique.

Au fond cet antagonisme entre la traduction littérale et la traduction libre repose sur une hiérarchie de conceptions, disons, sur une différence de niveaux de perception.

Même un Darbelnet (1970) qui veut trancher la question en proposant une traduction "exacte" pour résoudre le dilemme de littéral ou libre, ne touche pas le fond du problème, car il reste toujours sur un seul plan, celui de la langue conçue comme instrument, et sa critique pourtant très justifiée de la traduction littérale ne touche aucunement l'autre plan, celui de la langue conçue comme logos, dont la visée poétique est plus élevée. Et:

la visée poétique est liée à la visée éthique de la traduction (Berman, 118).

Les controverses proviennent donc du fait que les linguistes, qui sont censés être spécialistes du langage, n'arrivent jamais à parler le même langage. N'est-ce pas là l'essence même du langage depuis la confusion de Babel? Brinsley, Culpeper, pour qui la traduction avait un fondement religieux, et Benjamin, qui recherchait la "langue pure", étaient conscients de cette division archétypique des langues.

Par ailleurs, comme l'on a tendance à croire que

traduire littéralement, c'est traduire des structures isolées (Darbelnet, 1970,90), l'on reproche aux partisans de la traduction littérale de ne pas appliquer leur propre théorie quand on ne trouve pas le charabia auquel l'on se serait attendu dans leur "déformation" de la langue d'arrivée. A l'intérieur de cette hiérarchie de conception il y a aussi une différence de niveaux de déformation de la langue: Laugier l'a déjà constaté avec l'exemple de "il nagea à travers la rivière" qu'il approuve, par opposition au calque "Je suis froid" pour "I am cold" (32) qui est inacceptable (comme "il pleut des chats et des chiens" de Catford):

L'autre, (la langue de départ) ne doit pas détruire le même (la langue d'arrivée) mais seulement le transformer (32).

Un traducteur comme Chateaubriand qui se veut littéral, mais qui n'ose pas trop respecter l'ordre des mots de l'original par peur de déformer la structure formelle de sa propre langue, a échoué (du moins dans le passage étudié) dans son entreprise de vouloir révéler la langue de départ grâce à sa traduction (sa propre théorie).

Par contre, un traducteur littéral comme Goethe fait habilement la part de servitude et d'option dans le respect de la langue d'arrivée et laisse subtilement

l'ordre des mots de l'original - au sens de Batteux - déterminer la syntaxe de sa traduction.

Un traducteur littéral comme Bonnefoy qui a la même conception platonicienne de la traduction que Goethe ou Benjamin fait un mot-à-mot dont "les inévitables transpositions" n'ont "trait qu'au plus infime détail possible" (255). Lui aussi se plie aux exigences de la langue d'arrivée au niveau du discours et de la grammaire, mais ce n'est que pour mieux faire ressortir la langue de l'original.

Traduire littéralement veut donc dire suivre l'ordre des mots de l'original. Brinsley et Batteux attachaient déjà beaucoup d'importance à l'ordre des mots qui relève de l'ordre naturel des choses. Cet ordre naturel que l'on comprend plutôt comme les modalités de conceptualisation linguistique et non comme une suite syntaxique de la phrase, motivée par les servitudes d'une langue, devrait être le même dans toutes les langues.

Une unité archétypique dans les langues, ne serait-ce pas là un concept qui rejoint celui de la "reine Sprache" de Benjamin, la langue de Babel recherchée par les partisans de l'herméneutique en traduction? L'étroite relation entre "l'ordre des mots" de Batteux

et la "reine Sprache" de Benjamin n'est pas fortuite. Ces deux concepts relèvent de la même théorie du langage conçu comme logos. C'est pourquoi le traducteur littéral qui, à la recherche de la langue pure, suit l'ordre des mots de l'original, dans l'espoir de la capter, donne au signifiant toute l'importance qui lui est due.

Les transpositions, les modulations, bref toutes les modifications grammaticales, qui sont "inévitables" dans une traduction même littérale, sont secondaires et ne relèvent que des servitudes de la langue d'arrivée.

L'on pourrait ainsi définir la traduction littérale par ces quelques lignes de Bonnefoy:

LA TRADUCTION EST DANS L'AFFRONTMENT DE DEUX LANGUES UNE EXPERIENCE METAPHYSIQUE, MORALE, L'EPREUVE D'UNE Pensee PAR UNE AUTRE FORME DE Pensee (244).

L'approche platonicienne de cette expérience métaphysique de la traduction vaut la peine d'être repensée, car Bonnefoy qui la vit dans ses propres traductions produit lui-même de très belles oeuvres, sans mentionner ici Goethe.

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, Roland. Essais critiques. Paris, Editions du Seuil, 1964.

———. "L'ancienne rhétorique - Aide-mémoire" dans Communications, no 16 (1970), pp.87-173.

———. Le degré zéro de l'écriture. Paris, Editions du Seuil, 1953 et 1972.

BATTEUX, Charles. "Traité de la construction oratoire", vol. V de Principes de la littérature. Paris, Saillant et Nyon, 1763 et 1774, repr. Genève, Slatkine, 1967, pp. 446-563.

BEETHOVEN, Ludwig van. Complete edition of all his works by Edwin F. Kalmus, vol. XIII. New York, 1900.

BENJAMIN, Walter. "Die Aufgabe des Uebersetzers", préface à sa traduction de Tableaux parisiens, Heidelberg, 1923, et paru dans STOERIG, pp.156-169.

BERMAN, Antoine. "Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle" dans L'Ecrit du temps, no 7, (été 1984), revue publiée sous la direction de Georges Mounin, 2e partie. Paris, Edition de Minuit, pp.109-123.

———. "La traduction et la langue française" dans META, vol. 30, no 4 (déc. 1985), pp.341-342.

BONNEFOY, Yves. "Idée de la traduction", postface à sa traduction de Hamlet de William Shakespeare. Paris, Mercure de France, 1962, pp.229-256.

BRINSLEY, John. Ludus Literarius: or, The Grammar Schoole. London, Thomas Man, 1612, reproduit par Yorkshire, England, The Scholar Press Limited, 1968.

BRAAK, Ivo. Poetik in Stichworten. Kiel, Ferdinand Hirt, 1965.

BROWER, Reuben A. On Translation. New York, Oxford University Press, 1966.

BUBER, Martin. "Zu einer verdeutschung der Schrift", dans Die fünf Bücher der Weisung. Koeln et Olten, 1954, pp.3-44, et paru dans STOERIG, pp.322-362.

- CASSIRER, Ernst. Philosophie der symbolischen Formen. Vol. I, 4e éd., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1964.
- CATFORD, J.C. A Linguistic Theory of Translations. 5e éd., Oxford, Oxford University Press, 1978.
- CHATEAUBRIAND, François René de. Oeuvres complètes. T. VI: Essai sur la littérature anglaise, Le paradis perdu et poèmes traduits de l'anglais par F. R. de Chateaubriand. Paris, Furne et Cie., Editeurs, 1863.
- CULPEPER, Nicholas. Galen's Art of Physick. London, Peter Cole, 1652.
- DARBELNET, Jean. "Traduction littérale ou traduction libre", dans META, vol. 15 (1970), pp.88-94.
- DIDEROT, Denis. Le neveu de Rameau. Paris, Jacques Chouillet, 1982.
- FONTAINE, Nicholas. Mémoires pour servir à l'histoire du Port-Royal. éd. d'Utrecht, 1736, repr. Genève, Slatkine, 1970.
- GADAMER, Hans-Georg. Kleine Schriften. 2 vol. Tuebingen, Mohr (Siebeck), 1967.
- GARCIA MARQUEZ, Gabriel. "Los pobres traductores buenos" dans l'Interprète, no 2-3 (1982), pp.8-10.
- GOETHE, Johann Wolfgang von. "Noten und Abhandlungen zu bessern Verstandnis des west-oestlichen Divans" dans West-oestlicher Divan. Stuttgart, 1819, et paru dans STOERIG, pp.34-37.
- GUILLAUME, Gustave. Principes de linguistique théorique. Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin, Montréal/Paris, 1973.
- HASSOUN, Jacques. "Le truchement" dans META, vol. 27. no 1 (mars 1982), pp.112-124.
- HEIDEGGER, Martin. Gesamtausgabe. T. XII: Unterwegs zur Sprache. Frankfurt-am-Main, Vittorio Klostermann, 1985.
- HERDER, J. G. Saemtliche Werke. T. I: Ueber die neuere deutsche Literatur (Fragmente). Hildesheim, B. Suphan, 1967, pp.131-532.

- HORGUELIN, Paul A. Anthologie de la manière de traduire (Domaine français). Montréal, Linguatex, 1981.
- KAHN, Felix. "Traduction et linguistique" dans Cahiers Ferdinand de Saussure, vol. 27 (1971-72), pp. 21-42.
- KATZ, Jerrold J. et Jerry A. FODOR. "The Structure of a Semantic Theory" dans The Structure of Language: Readings in the Philosophy of Language, éd. par FODOR, Jerry A. et Jerrold J. KATZ. New Jersey, Prentice-Hall, 1964, pp. 479-518. Reproduit de LANGUAGE, vol. 39 (avril-juin 1963), pp. 170-210.
- KELLY, Louis G. "Saint Augustine and Saussurean Linguistics", dans Augustinian Studies, vol. 6 (1975), pp. 45-64.
- _____. The True Interpreter. A History of Translation Practice and Theory in the West. Oxford, Blackwell, 1979.
- _____. Cours TRA 5901 sur l'histoire de la traduction. Université d'Ottawa, inédit, automne 1986.
- _____. "Medicine, Learned Ignorance, and Style in Seventeenth-Century Translation" dans Language and Style, vol. 20, 1987, pp. 11-20.
- _____. "Grammatically not Sententially": Alchemist Translators and the Classroom. A paraître.
- LAUGIER, Jean-Louis. "Finalité sociale de la traduction: le même et l'autre" dans La traduzione: saggi e studi. Trieste, 1976, pp. 25-32.
- LEFEVERE, André. Translating Literature: The German Tradition from Luther to Rosenzweig. Amsterdam, Van Gorcum, 1977.
- MILTON, John. Paradise Lost. New York, Grolier, 1968.
- MOSSOP, Brian. "The Translator as Rapporteur: A Concept for Training and Self-improvement" dans META, vol. 28, no 3 (sept. 1983), pp. 245-278.
- NIDA, Eugene A. et Charles R. TABER. The Theory and Practice of Translation. Leiden, E. J. Brill, 1982.
- NEWMARK, Peter. Approaches to Translation. Oxford, Pergamon Press, 1981.
- O'FAOLAIN, Sean. "An Inside Outside Complex" dans Foreign Affairs and Other Stories. Toronto, 1976, pp. 55-80.
- PEPIN, Jean. "L'herméneutique ancienne" dans Poésie 23, 1975,

pp.291-300.

PERGNIER, Maurice. Les fondements sociolinguistiques de la traduction. Paris, Honoré Champion, 1980.

RADO, Gyoergy. "Approaching the History of Translation" dans Babel, vol.13, no 3 (1967), pp.169-173.

RICKEN, Ulrich. "Die franzoesische Rueckuebersetzung des Neveu de Rameau nach der deutschen Uebertragung von Goethe" dans Beitrage zur Romanischen Philologie. 1976. Pas trouvé à Ottawa.

RUTTKOWSKI, W. V. Nomenclator litterarius. Munich, Francke Verlag, 1980.

SAUSSURE, Ferdinand de. Cours de linguistique générale. Paris, Payot, 1915 et 1964.

SCHLEIERMACHER, Friedrich. "Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens" dans Friedrich Schleiermacher's saemmtliche Werke. T. III: - Zur Philosophie, vol. 2. Berlin, Reimer, 1838, et paru dans STOERIG, pp.38-70.

SCHLOESSER, Rudolf. "Rameaus Neffe". Studien und Untersuchung zur Einführung in Goethes Uebersetzung des Diderotschen Dialogs. Weimar, Duncker, 1900 et réédité Genève, Slatkine, 1971.

STEINER, George. After Babel. Aspects of Language and Translation. Oxford, Oxford University Press, 1975 et 1977.

STOERIG, Hans Joachim. Das Probleme des Uebersetzens. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.

TOLMAN, Herbert C. The Art of Translating, with Special Reference to Cauer's Die Kunst des Uebersetzens. Boston, Benjamin H. Sanborn and Co., 1901.

TRAN, Van Chuong. "Le Kim-van-Kieu et la poésie pure" dans The Vietnam Forum. New Haven, Yale University Southeast Asia Studies, été-automne 1983, pp.105-114.

VERCIER, Bruno et Jacques LECARME. La littérature en France depuis 1968. Paris, Bordas, 1982.

VINAY, J.-P. et J. DARBELNET. Stylistique comparée du français et de l'anglais. Montréal, Beauchemin, 1958 et 1977.

VOSSLER, Karl. "Sprachgemeinschaft als Gesinnungsgemeinschaft" dans Geist und Kultur der Sprache de Vossler. Heidelberg,

Carl Winter, 1925, et paru dans STOERIG, pp.171-193.

WILHEM, Richard. The I Ching or Book of Changes. Trad. de l'allemand par Cary F. Baynes. 3e éd. Princeton, Princeton University Press, 1981. (Coll. "Bollingen Series").

WILSS, Wolfram. Uebersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden. Stuttgart, Klett, 1977.